

JOURNAL  
HELVÉTIQUE,  
OU  
ANNALES LITTÉRAIRES  
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse.

DÉDIÉ AU ROI.

---

... *Prosit nostris in montibus ortum!*  
Enéide, liv. IX.

---

JUILLET 1781.



A NEUCHÂTEL,  
De l'Imprimerie de la Société Typographique;

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

100 EAST 57TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637

TEL: 773-936-5000

FAX: 773-936-5001

WWW.CHICAGO.EDU

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637



# JOURNAL DE NEUCHÂTEL.



*Œuvres de J. J. ROUSSEAU. Edition de Genève.  
Second envoi, en huit volumes.*

**C**ECI n'est pas un extrait, mais une annonce raisonnée; & comme j'ai déjà dit mon avis touchant cette édition, son prix & la manière dont elle est exécutée, je ne parlerai que des ouvrages renfermés dans ces huit nouveaux volumes.

Il y a plus d'ouvrages qui n'avaient pas encore paru que dans les huit premiers : mais les augmentations les plus considérables ne se trouveront que dans le dernier envoi. Si c'est le compte des éditeurs, ce n'est pas trop celui des souscripteurs, dont la curiosité vivement excitée attendait sur-tout avec impatience les confessions du moins humble de tous les pénitens : on était fort empressé de l'entendre & de le juger ; on espérait de trouver enfin dans la révélation de ses secrets la clef de bien des mystères indéchiffrables. La foule des souscripteurs était dans l'attente : en recevant

A ij

le premier envoi, on se disait : « Sont-ce les fameux Mémoires ? . . . Voyons ! . . . Non ; ce n'est que l'Héloïse... ce n'est que l'Emile. » En recevant le second envoi, on s'est dit encore : « A la fin peut-être l'année prochaine viendront les Mémoires ; & si nous sommes en vie, nous les lirons. »

Cependant, de tous ces longs délais, qu'est-il arrivé ? La curiosité du public s'est beaucoup ralentie : quelques faux-frères ont été admis à cette lecture mystérieuse, & l'ont trouvée, les uns assez peu intéressante, les autres scandaleuse : ils ont parlé ; on les a écoutés ; on a commencé à soupçonner que les détails circonstanciés de la vie d'un particulier, fût-il Rousseau, pourraient fort bien ne pas être une lecture si piquante & si délicieuse.

Il me semble, en un mot, qu'on s'est généralement refroidi sur cet ouvrage tant désiré ; & peut-être en fera-t-il moins favorablement accueilli, jugé avec plus de sévérité, pour avoir paru si tard.

Or je me doute qu'il en est de la première apparition d'un livre, comme de la première entrée d'un homme dans le monde. De cet instant fatal dépend en partie son succès ; au moins faut-il des années pour qu'on revienne à une autre opinion. C'est donc une grande affaire, ici comme ailleurs, que de saisir le bon moment. *Les Provinciales*, par exemple, quelque bien écrites qu'elles soient, auraient, aujourd'hui même, moins de réputation, si elles avaient paru moins à

propos. . . . Tant il est vrai qu'en toute chose *il n'est qu'heur & malheur dans ce monde !*

Maxime générale. Il est mal-adroit de faire attendre long-tems au public un ouvrage qu'il desire , & plus mal-adroit encore de lui en dire beaucoup de bien.

Tout cela soit dit en passant. . . *Venons à notre leçon.*

On a réuni en quatre volumes , sous le titre de *Mélanges* , divers ouvrages anciens & nouveaux , qui ont plus ou moins de rapport entr'eux : la lettre à l'archevêque de Paris , où les censeurs de Rousseau ont trouvé tant d'orgueil , ( *a* ) parce qu'elle est remplie d'une noble fermeté ; la lettre sur les spectacles , qu'un citoyen de l'ancienne Sparte se serait honoré d'avoir écrite , & dont notre siècle dégénéré est si peu digne de goûter la morale ; le discours sur la vertu caractéristique du héros , qui paraît ici pour la première fois complet ; le discours sur les sciences , ( *b* ) si mal

( *a* ) Ils en voyaient beaucoup dans le titre : « *Jean-Jaques Rousseau à Christophe de Beaumont. . . L'impertinent ! ne pas appeler monseigneur un homme que le roi traite de cousin !* » , Et ce mot respectueux de *monseigneur* , dont l'omission les choque si fort , se trouve dans la première phrase. Et ne dit-il pas encore très-respectueusement , *MONSEIGNEUR* , *vous m'avez calomnié ?* . . . Mais cette fin du premier paragraphe , *Et qu'y a-t-il entre vous & moi ?* . . . eh bien ! n'est-elle donc pas vraie ? . . . Auteurs , soyez bien attentifs à vos premiers mots ; la pénétration de vos lecteurs s'y attache très-particulièrement : on les retient , & souvent on les retient seuls ; rien ne frappe autant. Excellente manière de juger !

( *b* ) Dans un avertissement qui le précède , Rousseau.

compris ; si mal attaqué , si victorieusement défendu , avec les autres écrits ( *a* ) qui ont rapport à ce grand & beau paradoxe ; les trop fameuses Lettres de la montagne , le seul des écrits de Rousseau où l'on puisse lui reprocher que les passions ont conduit sa plume . . . ( *b* ) A ces ouvrages déjà connus on a ajouté

*Le Léviite d'Ephraïm*. Ce poème , écrit en prose cadencée , est à mon gré l'un des chefs-d'œuvres de Rousseau. Le sujet en est tiré de l'Ecriture. Il paraît d'abord révoltant ; mais cette affreuse histoire est maniée . . . je ne dirai pas avec tant d'*art* , ce ne serait pas le mot propre . . . avec tant de génie & de sentiment , qu'au lieu de faire simplement frémir d'horreur , elle fait couler des larmes d'attendrissement. On retrouve dans ce poème toute la simplicité imposante du style de l'ancien Testament , ce charme secret qui est attaché à la peinture fidelle des mœurs antiques , une fraîcheur de coloris dont on n'aurait pas imaginé que cette narration fût susceptible , une variété d'images

---

nous dit que c'est un de ses moindres ouvrages ; & je l'ai toujours pensé. Il n'y explique point assez nettement ce qu'il veut dire ; on a besoin pour le comprendre , des éclaircissements qu'il a donnés dans la suite. Il y a d'ailleurs beaucoup de déclamations , & très-peu de vraie éloquence.

( *a* ) Ceux de Rousseau , s'entend. Les autres formeront un supplément. N'aurait-on pas mieux aimé lire tout de suite le pour & le contre , & tout ce qui a rapport à une même question ?

( *b* ) Ceux qui n'y voient que des vérités doivent convenir au moins que le langage de la vérité y est étrangement altéré par l'accent de la passion.

& de ton , qui redouble l'intérêt. Au tableau le plus touchant des plaisirs domestiques & champêtres succède l'horrible récit de l'attentat le plus forcené : au tableau d'une guerre sanglante succède celui d'un enlèvement de jeunes filles , que leurs ardens ravisseurs poursuivent au travers des vignes ; à celui-ci succède un trait de candeur & de générosité. . . Ainsi tout est bien amené , adouci , relevé , embelli. Donnez - vous le plaisir instructif de comparer cet excellent poème aux chapitres XIX , XX & XXI du livre des Juges. Je suis bien éloigné de vouloir faire un extrait de ce morceau : il faut le lire & le relire. Je me permettrai seulement une observation critique. On ne sait si le poète approuve ou blâme la vengeance sanguinaire que le peuple tira du crime infame des Benjamites. Il semble d'abord qu'il veuille la proposer pour modele. *Sainte colere de la vertu !* ce sont ses premiers mots : il s'élève contre l'*injuste pitié* de ceux qui refuserent de prendre part à cette expédition : il représente Dieu lui-même encourageant les tribus deux fois défaites , ranimant leur zele , & leur donnant enfin la victoire. Il semble bientôt après qu'il veuille faire un crime aux Juifs de leur sévérité farouche & barbare. Comment concilier tout cela ? Au reste , il se peut très-bien que Rousseau lui-même ne fût pas trop s'il admirait cette action , ou s'il la condamnait. Peut-être encore qu'il l'admirait en général , & ne voulait blâmer que l'excès : mais ici l'excès était inséparable de l'action. Je

m'en tiens à ma première solution : il ne savait qu'en penser... Ni moi.

Quatre *Lettres à Sara*. Un homme âgé de plus de cinquante ans , amoureux & honteux de l'être , écrit à la jeune personne qui l'a subjugué. Non-seulement il n'est pas ridicule , mais on le plaint , & quelquefois il intéresse... Selon moi , on pouvait le rendre plus intéressant encore. Pourquoi serait-ce un personnage si ridicule , que celui... ? Mais laissons cela ( a ). La devise naturelle de ces lettres peut me servir à exprimer ce que je pense de la manière dont elles sont écrites : *agnosco veteris vestigia flammæ*. On y retrouve quelques étincelles du feu qui remplit l'Héloïse , quelques mots vraiment passionnés : tels que... J'étais à tes genoux ; moi , à mon âge ! Ah ! je ne me voyais pas alors ; je ne voyais que toi , fille adorée... Oui , Sara , oui , charmante Sara , j'ai perdu tout repentir , toute honte ; je ne me souviens plus de moi ; je ne sens plus que le feu qui me dévore... L'hiver a beau couvrir l'Etna de ses glaces ; son sein n'en est pas moins embrasé.

*Le Perfifleur*. C'est la première feuille d'un écrit périodique qui n'aurait vraisemblablement pas réussi. Le rôle & le ton de perfifleur n'allaient point à Rouf-

( a ) Un mot toutefois en passant. Si le vieillard amoureux vous fait rire , que pensez-vous du vieillard bien plus commun , qui déshonore son âge par une indécence dans ses discours , qu'il croit agréable ? Le premier du moins est honnête ; le second est aussi méprisable que dégoûtant.

seau. Ce morceau est écrit d'un style familier , d'un style de bonhommie & de *causerie* , que je crois être le plus convenable aux ouvrages périodiques : peut-être Rousseau a-t-il trop voulu être plaisant dans cette feuille , & ses plaisanteries ne sont pas gaies. ( *a* )

Des traductions : l'une du premier livre des Histoires de Tacite. On la lira avec plaisir. Mais le style de Rousseau ne ressemble jamais moins à celui de l'historien latin que quand il le traduit. Au style coupé , *abrupte* de l'original , le traducteur substitue presque par-tout un style périodique : il supplée les liaisons , exprime les *mais* , les *comme* , les *puisque* , que Tacite semble supprimer exprès. Est-ce bien traduire ? Je ne le crois pas. A cela près , la traduction ferait un modèle : elle est aisée , elle est noble , elle rend souvent fort heureusement en français des expressions & des tournures qu'on croirait intraduisibles , quelquefois même elle enchérit sur l'original.

La traduction de l'Apocolokintosis vaut encore mieux. Cette apothéose satyrique de l'imbécille Claude est l'ouvrage de Sénèque le philosophe , & fait honneur à son esprit. Il avait beaucoup flatté l'empereur pendant sa vie ; il s'en moqua beaucoup après sa mort : ce qui est très - philosophique. Les pompeux éloges qu'il lui donna nous ennuiant fort ; la satire ingé-

---

( *a* ) Quelques censeurs font le même reproche à mon Journal ; & je crois qu'ils ont raison. Je tâcherai de profiter de leur censure.

nieuse , gaie & maligne qu'il en a faite est au contraire fort amusante : c'est assez ordinairement le sort de ces deux especes d'ouvrages. Le succès du panégyrique est éphémère ; il s'affadit bientôt. Avec quelque esprit que Boileau ait loué le grand Lou<sup>x</sup> , quelque finesse qu'il y ait dans ses flatteries , à peine peuvent-elles se lire. Le sel de la satire la conserve , & nous rions encore de la bêtise de Claude. On n'aurait pas imaginé que Rousseau traduisît aussi bien un ouvrage de ce genre. Il est parsemé de petits vers , & ces petits vers sont aussi traduits avec tout l'agrément & toute l'élégance possibles : ils sont embellis ; Rousseau versifie mieux en français que Sénèque en latin , & tous les petits détails s'ennoblissent , s'animent , deviennent poétiques sous sa plume. Il n'y a qu'une seule phrase que je me serais permis de changer , si j'avais été éditeur. Le conseil des dieux délibère sur l'apothéose de Claude : on va aux voix ; Auguste opine contre son benêt successeur , & conclut « à ce qu'il ait à *vuid*er l'olympé en trois jours , & le ciel en un mois. » Pour motiver son avis , il dit : *Dum tales deos facitis , nemo vos deos esse credat*. Rousseau traduit : « Messieurs , messieurs , si vous donnez la divinité à de telles gens , qui , diable , reconnaîtra la vôtre ? » *Diable* est de trop : il est ridicule de mettre ce mot dans la bouche d'Auguste , & je n'en vois pas le fin. N'est-ce pas ce qu'on appelle *caricature* ?

Une traduction de l'épisode célèbre d'Olinde &

Sophronie, que les éditeurs auraient, ce me semble, mieux fait de ne pas donner au public. Ce morceau ne fera pas regretter que Rousseau n'ait pas traduit entièrement la Jérusalem. J'ai eu la patience de le confronter strophe par strophe avec la nouvelle traduction de ce beau poëme, à laquelle il m'a paru fort inférieur. Celle-ci est plus facile, plus noble, plus poétique : quelquefois, il est vrai, le ton poétique y dégénère en emphase & cesse d'être naturel ; mais il faut passer quelque chose au traducteur d'un poëte : sa tâche est si difficile ! ... J'en reviens à *mon dire*. Le Tasse est traduit ; il est bien traduit ; il l'est au gré de tous ceux qui lisent. Qu'avions-nous à faire de ce morceau ?

Un dictionnaire de botanique, ébauche informe d'un ouvrage dont l'exécution serait utile & agréable au public, mais qui, tel qu'il est, à l'exception d'une préface bien faite de l'article *fleur*, & de deux ou trois autres, qu'on aurait pu donner pour échantillon de la méthode de l'auteur, ne méritait certainement pas l'impression.

Enfin, des lettres élémentaires sur la botanique, adressées à une dame, qui sont réellement un chef-d'œuvre, sur-tout les premières. Elles sont véritablement *élémentaires* : je ne fais si l'on comprendra bien toute l'étendue de l'éloge que je prétends leur donner par ce seul mot. La netteté des idées & des expressions, l'art d'écarter légèrement les broussailles épi-

neufes qui hérissent les avenues de la science , de frayer à ceux qu'on veut y conduire une route large & commode au travers du taillis , de ne jamais s'en écarter d'un pas , de la semer de fleurs ; l'art d'économiser , pour ainsi dire , les vérités qu'on enseigne , de ne les présenter que peu à peu , par degrés , & de donner en même tems assez d'alimens à l'esprit , de les assaisonner assez agréablement pour qu'il ne sente pas une faim trop ardente : ces qualités , essentielles à tout ouvrage élémentaire , lequel de nos livres élémentaires les a ? L'un m'ennuie par ses longueurs , & m'impac-  
tiente à force de me faire mâcher à vuide ; l'autre me fatigue & surcharge mon estomac : presque tous m'ôtent l'appétit. Mais quel plaisir d'apprendre de Rousseau ! Amoureux de la science qu'il enseigne , il en parle avec complaisance ; à ses yeux la botanique est la plus belle , la plus intéressante des trois parties de l'histoire naturelle : ( a ) l'imagination exercée de

---

( a ) Cet enthousiasme n'est-il point injuste ? Plus la nature est vivante , plus elle est belle : l'animal est d'un degré plus près de nous ; & la manœuvre d'un insecte industrieux est plus intéressante à observer que la structure & l'accroissement du végétal le plus singulier. Dans celui-ci , tout est trop tôt vu : l'autre se retourne en mille sens. Le spectacle qu'offre le polype est bien plus varié que celui que la sensitive nous présente. Le tithymale est une jolie plante ; mais la belle chenille qui s'en nourrit intéresse bien davantage. Le ver caché qui ronge un fruit coloré , le puceron qui gâte le feuillage du pêcher , méritent plus que le fruit & la feuille les regards de l'observateur.

cet instituteur plein de génie orne & anime tout ce qu'il dit. Les différentes espèces du même genre ont un certain *air de famille* que vous aimerez à saisir... La nature renferme , avec toutes les précautions les plus recherchées , *le trésor* de la fécondation , &c. C'est par de semblables expressions que l'attention est incessamment réveillée ; Rousseau vous ménage à chaque instant quelque surprise ; à l'observation il joint la réflexion qui la rend intéressante.

Tout ce qu'il a touché se convertit en or.

Je suis enchanté de ces lettres : tout mon regret est qu'elles ne forment pas des élémens complets de botanique. On voudrait parcourir toute cette immense région avec un guide qui sait si bien en faire remarquer toutes les particularités & les beautés.

Voilà quatre volumes.

Ce qui a rapport au théâtre , joint à quelques poésies fugitives , en forme un cinquième.

On n'y trouve qu'une comédie nouvelle : *l'Engagement téméraire*. Elle ne vaut pas mieux que *Narcisse* , & n'a pas une préface comme *Narcisse*.

Dans *les Muses galantes* , ballet , on ne reconnaît pas l'auteur du *Devin du village*. Comment celui qui a fait ce charmant opéra n'a-t-il plus rien composé dans le même genre ?

Mais il y a une épître en vers , adressée à M. de l'Etang , vicaire de Marcouffis , qui m'a paru agréable ,

& que je ne me souviens pas d'avoir hie ailleurs.

Il lui annonce la visite de quelques amis qui se disposent à aller le visiter dans son presbytere. Ils se réjouissent de quitter Paris, dont Rousseau dit beaucoup de mal,

Où le savant , vrai parasite ,  
Chez Aspasia ou chez Phryné ,  
*Vend de l'esprit pour un dîné.*

A cet effor de mauvaise humeur philosophique succedent deux tableaux opposés : celui des convives fâcheux qu'on ne veut pas , & celui du convive agréable qu'on voudrait.

Dans le premier , après l'exclusion donnée aux gens

Taciturnes , mauvais plaisans ,  
Ou beaux parleurs , ou médifans ,

le poëte en revient à ses animaux d'aversion.

Point de ces gens , que Dieu confonde !  
De ces fots , dont Paris abonde ,  
Et qu'on y nomme beaux-esprits ;  
Vendeurs de fumée à tout prix  
Au riche faquin qui les gâte ;  
Vils flatteurs de qui les *empâte* . . .

Reconnaissez - vous la maniere de penser , le style & les expressions originales d'Alceste Rousseau ? Vous le retrouverez encore dans la tirade suivante : ( car on se doute bien que le catalogue des personnes dont il se soucie peu n'est pas court. )

Point de grondeuses pigricheuses,  
 Voix aigre, teint noir, & mains seches,  
 Toujours syndiquant les appas  
 Et les plaisirs qu'elles n'ont pas;  
 Dénigrant le prochain par zèle,  
 Se donnant à tous pour modèle,  
 Médisantes par charité,  
 Et sages par nécessité.

Point de Crésus, point de canaille...  
 Point sur-tout de *cette racaille*  
*Que l'on appelle grands seigneurs !*  
 Fripons sans probité, sans mœurs,  
 Se raillant du pauvre vulgaire,  
 Dont la vertu fait la chimere;  
 Mangeant fièrement notre bien;  
 Exigeant tout, n'accordant rien;  
 Et dont la fausse politesse,  
 Ruisant, patelinant sans cesse,  
 N'est qu'un piège adroit pour duper  
 Le sot qui s'y laisse attraper.

Suit un autre arrêt de bannissement contre *ces fendans militaires*,

Fiers de commander des goujats,  
 dont le ton, les airs & les manieres, insupportables,  
 aux gens sensés, ne plaisent guere qu'aux femmes.

Et quel convive veut-il donc ?

. . . . . Un honnête homme,  
 Qui d'aucun grand ne se renomme;

. . . . .

Qui fache rire avec les fous ;  
 Et raisonner avec le sage ;  
 Qui n'affecte point de langage ;  
 Qui ne dise point de bon-mot ;  
 Qui ne soit pas non plus un sot ;  
 Qui soit gai sans chercher à l'être ;  
 Qui soit instruit sans le paraître ;  
 Qui ne rie ( a ) que par gaieté ,  
 Et jamais par malignité ;  
 De mœurs droites , sans être austeres ;  
 Qui soit simple dans ses manieres ;  
 Qui veuille vivre pour autrui ,  
 Afin qu'on vive aussi pour lui ;  
 Qui fache assaisonner la table  
 D'appétit , d'humeur agréable ;  
 Ne voulant point être admiré ,  
 Ne voulant point être ignoré ;  
 Tenant son coin comme les autres ,  
 Mêlant ses folies ( a ) aux nôtres ;  
 Raillant sans jamais insulter ,  
 Raillé sans jamais s'emporter ;  
 Aimant le plaisir sans crapule ;  
 Ennemi du petit scrupule ;  
 Buvant sans risquer sa raison ;  
 Point philosophe hors de saison . . .  
 En un mot , d'un tel caractère ,  
 Qu'avec lui nous puissions nous plaire ,  
 Qu'avec nous il se plaise aussi .  
 S'il est un homme fait ainsi . . .

---

( a ) ( a ) N'est-il pas singulier que Rousseau commette aussi ce péché contre l'oreille , défendu par les premiers principes de notre versification ?

Le *fi* est fort à propos. Je conseille à tout homme qui ne veut pas dîner seul, d'être moins difficile sur les qualités de table.

Quand on aime à *raisonner avec le sage*, on fait sourire & rire.; mais ce n'est qu'avec le sage, & l'on dédaigne le mérite de *rire avec les fous*.

Quoi qu'il en soit, sans être un chef-d'œuvre de versification ni de poésie, cette épître plaît parce qu'il y a des vers, des pensées, des expressions heureuses, & peut-être aussi parce qu'on aime à y voir Rousseau, pour ainsi dire, en déshabillé, en robe de chambre, & point en son costume d'auteur.

Un autre fragment d'épître en rimes redoublées ne m'a pas fait autant de plaisir. Il s'y trouve cependant quelques vers très-heureux. Elle commence bien.

Après un carême ennuyeux  
 Grace à Dieu ! voici la semaine  
 Des *divertissemens pieux*. . . .  
 Dans chaque église on se promène :  
 Chaque autel y charme les yeux :  
 Le luxe & la pompe mondaine  
 Y brillent à l'honneur des *cieux*.

Et elle finit bien.

Ma foi ! je ne m'étonne gueres ,  
 Quand on fait ainsi ses prières ,  
 Qu'on ait du goût à prier Dieu.

Je ne fais quel jugement porter des parfums ;

Juillet 1781.

B

; . . Dont la volupté divine  
 Délecte l'humaine narine  
 Avant de se porter aux cieux.

Cela est-il joli ? cela est-il de mauvais goût ?

Reste à annoncer trois volumes de musique : deux pour le dictionnaire ; le troisième formé de diverses dissertations , entre lesquelles je ne parlerai que de *l'Essai sur l'origine des langues*.

Je ne fais si les psychologues & les finalistes ont expliqué d'où vient ce plaisir que nous trouvons à remonter à l'origine des choses ; mais je fais , j'ai cent fois éprouvé qu'il existe. Celui qui nous parle des siècles écoulés , des premiers tems , d'une antiquité reculée , est presque sûr de nous intéresser. Ce sont ordinairement des rêveries qu'il nous débite : mais ces rêveries nous plaisent , comme les contes de fées plaisent aux enfans. Ces recherches , quoiqu'abstraites , excitent notre curiosité : nous aimons à nous enfoncer dans ces ténèbres , où l'on ne peut faire quelques pas incertains qu'à la faible lueur des conjectures : il y a je ne fais quoi d'imposant dans cette obscurité.

Que de fois j'ai relu dans mon enfance les premiers chapitres de la Genèse ! & combien ils me frappaient !.. *C'est là l'origine des cieux & de la terre , quand ils furent créés. . .* Et voyez Ovide au commencement de ses métamorphoses , & tous les poètes , & tous les orateurs , & tous les philosophes , lorsque leur sujet les conduit à parler des premiers âges du monde , de la

naissance des sociétés , de l'origine des loix : comme ils se sont écoulés !

Je ne connais aucun auteur qui ait tiré autant de parti de ce sentiment qu'Homere. Sans cesse il vous rappelle le souvenir des générations passées ; & son Nestor , tout bavard qu'il est , est par la même raison un personnage très-poétique.

Quels sujets que le *Paradis perdu* , la *Mort d'Abel* & la *Mort d'Adam* ! . . Et lorsque Buffon , Condillac & Bonnet animent par degrés leur statue ; lorsque nos philosophes se fatiguent à expliquer la formation des montagnes sous les eaux de l'ancienne mer , à chercher des renseignemens sur l'état primitif & l'âge du monde : ne sentez-vous point que l'intérêt qu'on prend à leurs recherches vient en grande partie de ce goût pour l'antique , qui est un de nos instincts les plus naturels ? C'est bien moins notre raison que notre imagination qui est la source de cet intérêt.

Le discours de Rousseau sur l'inégalité doit beaucoup à ce sentiment trop peu remarqué. En le lisant , j'éprouve quelque chose d'assez analogue au plaisir que me donne la lecture de Robinson : je deviens le contemporain des premiers hommes , & il me semble que je me rapproche de la nature.

L'essai sur l'origine des langues est le pendant de ce discours. Ne serait-il pas mieux placé à sa suite qu'au milieu d'un volume de dissertations sur la musique ?

Rousseau prétend y établir que les langues du nord

n'ont pas la même origine que les langues du midi. Celles-là sont filles du besoin , celles-ci des passions.

Pour vous donner l'envie de lire cet ouvrage , que je vous en transcrive un morceau charmant !

« Dans les lieux arides, où l'on ne pouvait avoir de l'eau que par des puits, il fallut bien se réunir pour les creuser, ou du moins s'accorder pour leur usage. Telle dut être l'origine des sociétés & des langues dans les pays chauds. Là se formèrent les premiers liens des familles : là furent les premiers rendez-vous des deux sexes. Les jeunes filles venaient chercher de l'eau pour leur ménage : les jeunes hommes venaient abreuver leurs troupeaux. Là, des yeux accoutumés aux mêmes objets dès l'enfance, commencèrent d'en voir de plus doux. Le cœur s'émut à ces nouveaux objets, un attrait le rendit moins sauvage, il sentit le plaisir de n'être pas seul. L'eau devint insensiblement plus nécessaire, le bétail eut soif plus souvent : on arrivait en hâte, & l'on partait à regret. Dans cet âge heureux, où rien ne marquait les heures, rien n'obligeait à les compter : le tems n'avait d'autre mesure que l'amusement & l'ennui. Sous de vieux chênes vainqueurs des ans, une ardente jeunesse oubliait par degrés sa férocité, on s'apprivoisait peu à peu les uns avec les autres : en s'efforçant de se faire entendre, on apprit à s'expliquer. Là se firent les premières fêtes : les pieds bondissaient de joie, le geste empressé ne suffisait plus, la voix l'accompagnait d'accens passionnés ; le plaisir & le desir confondus.

ensemble se faisaient sentir à la fois. Là fut enfin le vrai berceau des peuples , & du pur crystal des fontaines sortirent les premiers feux de l'amour. »

Que les idées de Rousseau sur tout cela soient vraies ou fausses , j'oserai avouer sans détour que je m'en mets assez peu en peine ; ce qui m'en plait , c'est qu'elles sont intéressantes & bien exprimées : il n'en faut pas davantage quand on lit en littérateur , & non pas en philosophe.

Ne dites donc pas : « que m'importe , à moi , l'origine des langues ? Je ne suis ni grammairien , ni musicien , ni philosophe . . . » Lisez cet essai , & comptez que vous ne vous en repentirez pas.

Tous ces volumes de musique me rappellent un de mes griefs contre les éditions générales. Pourquoi faut-il que j'achète ainsi en bloc toutes les œuvres d'un auteur ? *Je n'ai que faire du Dictionnaire de musique ; je me passerai à merveille du Contrat social ; je ne veux point des Lettres de la montagne. . .* En bien ! vous n'aurez donc ni l'Héloïse , ni l'Emile. Tout , ou rien.

Ainsi tout ce qui se met en ferme se paie toujours autrement que ne le voudrait l'acheteur : on ne veut pas détailler la marchandise ; il faut prendre tout le ballot.

Cet abus me fâche d'autant plus que nos collections complètes deviennent très-volumineuses , & que la plupart des gens de lettres ne sont pas riches. Voilà M. de Beaumarchais entrepreneur en grand d'une édition *finale* de Voltaire , qui vous promet quarante

volumes : Rousseau ira bien jusqu'à trente ; Bonnet jusqu'à vingt & au-delà. . . . Par quelle raison nos écrivains l'emportent-ils si fort sur ceux des siècles passés par le nombre des volumes ? De Cicéron , homme universel en son tems & point laconique , nous n'avons qu'une douzaine de petits volumes : & c'est de tous les Latins celui qui a le plus écrit. Virgile , Horace , &c. n'ont qu'un tome ou deux.

Travaillaient-ils plus soigneusement leurs ouvrages ? Ou , l'art d'écrire est-il devenu plus aisé ? Ou , avons-nous en effet plus de choses à dire ? Ou enfin , cela viendrait-il de quelque différence entre le genre des ouvrages anciens & le genre des ouvrages modernes ?

La mécanique de notre écriture y entre peut-être pour quelque chose : la plume légère trace plus aisément les idées sur le papier , que le *style* ne les burinait sur la cire molle. . . Mais Racine & Boileau , & Lafontaine & Molière se servaient d'encre & de plumes.

Il y aurait beaucoup à dire... Finissons par demander pourquoi une édition générale ne pourrait pas être tout simplement la collection de plusieurs ouvrages , qui se vendraient chacun à part aux amateurs , comme la collection des auteurs classiques de Barbou ? Si je n'en veux qu'Horace , je n'en aurai qu'Horace : si je la veux entière , je l'aurai entière. L'Héloïse & le Dictionnaire de musique , Candide & Zaïre , ont aussi peu de rapport ensemble , que s'ils étaient d'auteurs différens.

Or il me paraît que le public gagnerait à cet arrangement, sans que ceux qui ont passé le bail de l'édition y perdissent : au contraire, ils écouleraient plus facilement.

C.



*Tableau de Paris. 2 vol. in-8°. A Hambourg ; & se trouve à Neuchatel , chez Samuel Fauche , 1781.*

SI un journaliste n'est absolument pour vous qu'un nouvelliste littéraire, s'il en est des journaux comme des gazettes, dont la plus piquante est toujours celle qui annonce les nouvelles les plus fraîches, il faut convenir, lecteurs ! que je viens à tard vous dire mon avis du Tableau de Paris. Mais

Un ancien philosophe a dit élégamment :

„ Dans tout ce que tu fais hâte - toi lentement. „

Et quoique cet *apophtegme* soit antérieur à l'invention des gazettes, je soutiens qu'il est très-applicable aux journaux.

Avant que de rendre compte d'un ouvrage, j'aime fort à savoir ce que le public en pense, à en causer avec quelques personnes qui *sachent lire*, à laisser mûrir le jugement que j'en porte. Si, pendant ce tems-là, mes diligens confreres me préviennent, je m'en inquiète assez peu : ils ne me prennent guère à l'avance ce que j'avais à dire.

B iv

Et vous, lecteur qui ne lisez un journal que pour savoir si vous achèterez ou non les livres dont il parle ! souvenez - vous de grace que les nouvelles les plus fraîches ne sont pas les plus sûres : hâtez - vous lentement , & ayez quelque confiance au jugement impartial & réfléchi du journaliste de l'Europe qui se hâte le plus lentement.

Au reste , celui qui lirait ainsi mon journal n'est pas mon homme. Il me semble qu'un journal bien fait doit avoir une existence & un mérite plus indépendans des ouvrages dont on y parle ; & mon ambition serait qu'on pût me faire le compliment que Saint-Preux fait à Julie. « Vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez , & dont l'esprit actif fait sur le livre un autre livre quelquefois meilleur que le premier » . . . Je ne pretends point m'appliquer cet éloge : mais je voudrais fort en être digne ; car telle est l'idée que je me forme du bon journaliste.

Après ce préambule , je vais vous parler brièvement du *Tableau de Paris*. Brièvement , parce qu'il n'est pas possible d'analyser un ouvrage de ce genre ; brièvement , sur-tout par la raison que c'est un livre fait pour être lu généralement , un livre amusant pour tout le monde , un livre qui restera. Il faut donc se borner à en causer.

Si l'on compare cet ouvrage avec l'*An deux mille quatre cent quarante* , on sentira combien les talens de l'auteur se sont perfectionnés. A ce ton soutenu

d'enthousiasme qui dégénère en emphase & fatigue le lecteur par sa monotonie, a succédé un ton plus naturel & plus varié. Je ne dirai pas cependant que ce ton ne soit plus que celui de la force & de la chaleur sans aucun reste d'emphase ; mais il est beaucoup moins emphatique. Aux vues chimériques de la jeunesse ont succédé les réflexions plus solides de l'âge mûr. Et, à son retour du voyage que tout homme de génie fait dans le monde imaginaire , M. Mercier n'en a été que meilleur observateur du monde réel. Ainsi, non-obstant toute ma prévention en faveur de la jeunesse , je conviens que l'âge mûrit les talens , & que les années ne viennent point à nous sans nous apporter de quoi enrichir & former notre esprit , si nous savons lever sur elles le tribut qu'elles doivent à l'homme , & qu'elles ne paient qu'au sage :

*Multa ferunt anni venientes commoda secum.*

Le sujet de ce livre ne saurait guère être plus intéressant. Qui ne serait curieux de lire le *Tableau de Paris* ? Un hermite même , qui ferait sa demeure au sommet de nos montagnes , pourrait-il être assez étranger à l'univers pour ne point se soucier du tout de connaître la physionomie de la grande ville ? Celui-même qui s'écriera :

Qui ? moi ! vivre à Paris ! Eh ! qu'y voudrois-je faire ?

fera bien aise de savoir un peu en détail ce que c'est

que Paris & comment on y vit. N'allons point à Paris ; mais lisons le *Tableau de Paris*.

Il convient, selon notre auteur, à tout homme qui sent son génie, d'aller respirer quelque tems l'air inspirateur de cette Athenes moderne. J'oserais révoquer en doute ce principe convenu. Il me semble que plusieurs germes de talens se développent plus avantageusement & s'élaborent & fermentent mieux dans la tranquille solitude, comme parle ( je crois ) Jean-Jaques Rousseau. Ainsi, par exemple, la douce sensibilité d'un Gessner se ferait peut-être altérée à Paris. Ainsi, je ne crois pas que ce soit le séjour de Paris qui rende plus capable de faire un roman comme l'Héloïse, un poème comme l'Iliade ; mais l'Emile & l'Esprit des loix, & le Livre de l'esprit, &c. &c. j'accorderai volontiers qu'ils vaudraient moins, si jamais leurs auteurs n'avaient été à Paris. Serait-ce donc de l'esprit & de la philosophie qu'il faudrait aller chercher dans cette capitale de l'empire des lettres ?

Hommes de génie ! je voudrais vous retenir en Suisse ; mais que nos riches partent pour Paris & qu'ils y restent ! C'est la patrie du riche ; ils y auront les commodités qu'ils cherchent, le bruit qui leur plait, les spectacles qui leur manquent. . . Et nous ne les regretterons pas.

Mais où en étais-je ? ... Je disais que le sujet est heureusement choisi. J'ajoute qu'il est bien traité. Oui, le *Tableau de Paris* doit plaire à chacun ! On aime la

variété, & c'est la variété même. On veut de l'esprit, & il y a de l'esprit par-tout. On y trouve de quoi satisfaire tous les goûts : des réflexions, qui plairont aux gens sérieux ; de l'enjouement, qui amusera les gens superficiels ; de l'énergie & de l'éloquence en quelques endroits ; des remarques légères, de petits faits, des anecdotes, qui font plaisir ; un ton moral, qui fait estimer l'auteur. Je préfère cet ouvrage à tous les autres ouvrages de M. Mercier.

Après l'avoir lu, vous connaissez Paris, ses différens quartiers, les mœurs du jour & mille particularités qu'avec toute l'imagination du monde on ne viendrait pas à bout de deviner, qu'on a même encore quelque peine à croire quand on les lit. Que chaque année plusieurs victimes malheureuses du luxe meurtrier périssent sous les roues des carrosses, qu'il y ait dans l'enceinte de Paris quarante mille prostituées, & je ne fais combien d'autres traits pareils : heureux habitans de nos montagnes, encore à demi sauvages ! ces progrès effrayans de la civilisation ont bien de quoi vous étonner.

Rien n'est oublié dans le Tableau. Religion, gouvernement, police, mœurs, littérature, usages, modes, spectacles, alimens, édifices, coëffure, habits, industrie, tout passe tour-à-tour sous les yeux : le savoyard, l'ouvrier, le bourgeois, la bonne & la mauvaise compagnie, l'homme de lettres, le comédien, l'avocat, le médecin, l'ecclésiastique, chacun a

son chapitre ; nul n'échappe au peintre ; rien ne lui paraît indigne de son pinceau ; il n'épargne personne.

*Primores populi arripuit populumque tributim.*

N'avez-vous jamais parcouru une vaste forêt , où vous voyez quelquefois un grand arbre s'élever du milieu des buissons , quelquefois un rosier sauvage dont les fleurs brillent aux rayons du soleil , quelquefois une petite plaine riante , un espace éclairé , un ruisseau fugitif ; & puis vous vous retrouvez à quatre pas de là sous un ombrage épais , environné d'un mélange confus d'arbres de toute espèce & de toute grandeur ? Cette comparaison triviale convient assez bien au Tableau de Paris.

Ce Tableau a le mérite de la ressemblance ; les gens qui ont vu Paris l'y reconnaissent fort bien. « C'est bien cela , » disent-ils d'un ton capable. Et la plupart de ces connaisseurs admirent sur-tout le livre par cet endroit. Je plains l'auteur d'être si mal loué. Pour moi , sans connaître Paris , je vois que le Tableau ressemble , & je n'ai pas besoin de consulter ces messieurs. Avec un peu de discernement , il n'est pas fort difficile de voir si un pareil portrait est de fantaisie , ou d'après nature.

Ce qui a frappé davantage le plus grand nombre des lecteurs du Tableau de Paris , ce sont les historiettes dont il est parsemé ; c'est tout ce qu'ils en ont retenu ; c'est ce qu'ils vous en citent avec complai-

sance : le reste n'a presque point laissé de trace dans leur mémoire. Parlez-leur des prisons, des hôpitaux, tout-à-coup ils vous interrompent & s'écrient : « Ah ! ... cet homme qui avait été si long-tems à la Bastille ! ... vous rappelez-vous ? ... Mon Dieu ! que cela est intéressant ! »

L'auteur a donc très-bien fait de nous conter de ces petites histoires que nous aimons si fort, & qui se placent d'elles-mêmes dans la plupart des têtes, où des pensées entrent si difficilement. Il me rappelle cet avocat habile, à qui le premier président de Harlai demandait : *Mais pourquoi cette faible preuve ? — Monseigneur, elle est pour monsieur un tel. — Et cette mauvaise raison ? — Pour un tel autre juge.* Avant de rendre la sentence qui lui donnait gain de cause, le premier président lui dit : *Maître Dumont, vos paquets ont été remis chacun à leur adresse. J'en dis autant à l'auteur du Tableau.*

Dans le choix de ses anecdotes, il a un peu trop imité le pere de famille de l'évangile, qui *tire de son trésor des choses nouvelles & des choses vieilles*. C'est un conte usé, par exemple, que celui de l'économe qui, après avoir impitoyablement querellé sa servante de ce qu'elle avait jeté au feu une allumette qui n'était encore brûlée que par un bout, paie sans le moindre murmure un impôt onéreux : j'ai lu ce conte cent fois, & il est anglais.

On pourrait extraire de ces deux volumes un certain

nombre de pensées dans le goût de la Bruiere & de la Rochefoucauld , qui m'ont frappé par leur justesse , & qui peignent en deux mots les mœurs de ce siècle. En voici quelques-unes.

« Nos pensées deviennent si subtiles , qu'elles s'exhalent de manière qu'il n'en reste rien.

L'art de parler remplace l'éloquence , & cela est bien différent.

Telle femme dit qu'elle aimerait mieux être entermée à Saint-Sulpice que de vivre en province.

Les femmes ne se mêlent plus du ménage , à moins qu'elles ne soient femmes d'artisans.

Personne ne lit plus pour apprendre ; on ne lit que pour critiquer.

Pour être l'homme du jour , il faut avoir délicatesse de complexion , délicatesse d'esprit , délicatesse de sentimens. »

Mais ne dirai-je donc que du bien du Tableau de Paris ? Il y a certainement aussi des défauts à reprendre , & je vais en parler : car il faut tenir toujours , autant qu'on le peut , la balance égale.

Je ne reprocherai point à l'auteur la singularité de ses titres : *Gare ! gare ! Qui paie-t-on ? Promenons-nous*. Cette singularité , que je trouve un peu affectée & de nul effet , d'autres sans doute la trouveront piquante.

Je ne critiquerai point le genre & la forme de cet ouvrage qui est , pour ainsi dire , un ouvrage à tiroirs. Cela ne pouvait être autrement.

Mais on peut reprocher au ton de cet ouvrage quelques défauts communs à presque tous nos meilleurs écrivains modernes, & qu'il est par cette raison du devoir d'un journaliste exact de relever.

1. Quelquefois de l'emphase, qu'on prend pour de la chaleur, des expressions exagérées, des apostrophes peu naturelles. J'en citerai un exemple. Après avoir rapporté qu'on distribua de force aux boulangers des farines gâtées, l'auteur indigné s'écrie : *O soleil, tu éclaires de semblables forfaits !* Admire qui voudra des tournures de phrases pareilles : *Sermones ego mallem repentis per humum* : (a) je ne reconnais point là le cri de l'indignation. Je suis bien sûr que Caton, qui *en mourut*, comme dit Young, ne s'avisa jamais une seule fois de s'en prendre au soleil des crimes de César. Lucain lui aura peut-être prêté quelque part ce langage ; mais ce n'est pas celui de la nature.

2. Quelquefois des choses forcées, des images tirées de trop loin, des mots recherchés, auxquels on ne s'attend point. C'est la mode aujourd'hui. On veut

---

(a) On me dit tous les jours, on m'écrit même : "Ou supprimez, ou du moins traduisez votre éternel latin. „ Mais, si vous ne le comprenez pas, supprimez-le vous-même ; supposez qu'il n'y est pas. Dès qu'il ne suspend point la phrase, & que le sens est complet sans lui, quel mal vous fait-il ? Ne sauriez-vous le passer ? Pour moi, je déclare que je ne saurais me résoudre à le traduire. Le mot latin fait plaisir à ceux qui l'entendent : mais la traduction en serait fade.

avoir un style fort. Et pour cela que fait-on ? D'abord on cherche l'expression la plus éloignée du langage ordinaire ; ensuite on donne la torture à sa phrase. . , Ne tient-il donc qu'à cela ? Le secret ne serait assurément pas fort difficile. Mais on n'est souvent que bizarre en voulant être énergique ; au lieu d'être *fort*, on est *forcé*. Je croirais que la force du style consiste à exprimer de la manière la plus simple une pensée forte. Les talens de M. Linguet peuvent avoir beaucoup contribué à corrompre le goût à cet égard : sa manière lui sied ; mais elle ne sied qu'à lui.

3. Quelquefois encore un ton d'humeur , d'âcreté , qui devient aussi tous les jours plus commun. Lisez , par exemple , tout ce qui est dit des journaux , des journalistes , des demi-auteurs & quart-d'auteurs , qui fabriquent des fugitives : c'est un épanchement de bile ; ce n'est qu'aigreur & que mépris. Je n'en prends rien pour moi. Mais est-il bien de se livrer ainsi à l'humeur en parlant au public ? Qu'a-t-il à faire de toute cette amertume ? L'aigreur ne me paraît jamais bonne à rien. Admirez-vous Rousseau , quand il dit des duels au premier sang : *Eh ! qu'en veux-tu faire de ce sang , bête féroce , le veux-tu boire ?* Admirez-vous l'abbé Raynal , lorsqu'il se répand en vœux ardens pour que l'Amérique soit inondée du sang des Européens ? Admirez-vous Linguet dans ses accès d'emportement ? Quelque respect que l'on doive à ces hommes de génie , il doit être permis de remarquer & de dé-  
prouver

prouver leurs écarts, de peur qu'ils ne soient imités par des écrivains à qui rien ne les ferait pardonner. C'est en conséquence de ce principe que j'exerce ici une critique sévère sur le *Tableau de Paris*. Si ce n'était qu'un livre d'un mérite ordinaire, je me croirais obligé à l'indulgence : mais il n'en a pas besoin.

4. Je désapprouverai donc encore la hardiesse, quelquefois excessive, avec laquelle l'auteur s'élève contre tout ce qui lui paraît blâmable. C'est une belle & respectable qualité que le courage de dire la vérité ; il n'appartient qu'à une ame lâche & servile de penser autrement. Mais la dire sans ménagement, sans égard, est-ce bien la servir ? Et la présenter avec douceur & modestie, est-ce la trahir ? C'est au moins, dirait-on, l'affaiblir & la déshonorer. Non : l'apôtre de la vérité doit être ferme ; mais la fermeté n'exclut point la prudence. Le ton de la vérité est simple ; il ne devient fier que lorsqu'elle est attaquée ; & alors même il ne doit pas devenir offensant. Apôtres de la philosophie & de l'humanité, oserais-je vous proposer ici pour modèles les apôtres de la religion ? oserais-je vous rappeler le sage précepte que leur donna leur Maître, d'allier, non pas à la fierté du lion, mais à la simplicité de la colombe, la prudence du serpent ? L'une sans l'autre ne ferait que nuire.

Je ne veux pas être mal compris. Les quatre défauts que je viens de relever dans ces quatre paragraphes, ne regnent pas d'un bout à l'autre de cet ouvrage : ils

Juillet 1781.

C

n'en déparent qu'un petit nombre d'endroits.

Nous avons grand besoin de toute notre tolérance littéraire, pour ne pas faire un procès criminel à l'auteur sur la manière injurieuse dont il traite Boileau, qu'il dégrade de la dignité de poète, pour le rabaisser à la misérable qualité de *froid versificateur*. Que Racine, & Molière, & Lafontaine étaient fots de le croire plus grand poète qu'eux ! C'est qu'ils n'y entendaient rien : ces gens-là ne savaient ce que c'était qu'un poète. . . Cette nouvelle hérésie parisienne n'a pas encore beaucoup de sectateurs dans notre Suisse ; & nous aurons long-tems la sottise de regarder comme un vrai poète le *froid* & plat auteur de l'Art poétique & du Lutrin. . . Ce Lutrin ! on en parle bien peu : n'y a-t-il donc pas de l'invention, du mouvement, de la poésie, du feu, du *génie* ? Je ne fais si Voltaire, qui parle de tout dans ses innombrables brochures, en a jamais dit un seul mot. Depuis que Piron avait eu la malice de mettre ce poème *épique* en parallèle avec l'historique & philosophique Henriade, il était fort naturel que l'auteur de celle-ci s'efforçât de faire oublier jusqu'à l'existence du chef-d'œuvre de Despréaux.

En parlant de la Saint-Louis, l'auteur du Tableau nous a été suspect de vouloir témoigner quelque mépris pour le monarque dont elle est la fête : il semble vouloir insinuer qu'on ne peut le louer que par des *tours de force*. Ce titre de *saint* nuit à Louis IX.

dans l'esprit de nos philosophes modernes : comment un prince qui le mérita , un prince scrupuleusement religieux , un prince d'une chasteté sévère , un prince dévot , un prince qui se croisa , serait-il grand à leurs yeux ? Mais si ces *vertus de moines* si dédaignées n'ont point empêché Louis d'avoir toutes les qualités héroïques , s'il a été toujours courageux , toujours ferme , toujours juste ... quelle vertu royale ! s'il a eu le génie de la législation , s'il a aimé son peuple : pourquoi n'oserions-nous dire que c'est le plus grand roi qui se soit assis sur le trône de la France ? L'historien Hume ne doit pas être suspect de partialité en faveur des saints : voyez cependant avec quelle vénération il parle , dans son histoire d'Angleterre , de l'irréprochable Louis ! On sent combien il trouve étrange qu'un saint ait été grand homme & grand roi ; mais il l'avoue. Et cela est juste. Quoi ! parce qu'un roi aura eu le malheur d'être canonisé , on le méprisera sans examen ! Philosophes , soyez vrais, S'il eût été moins dévot & moins chaste , vous lui croiriez l'ame moins étroite ; vous lui pardonneriez alors sa croisade. Ce serait votre héros ; & en effet à tout autre égard il mérite de l'être. Il supplanterait Henri IV. Vous lui érigeriez des autels. Mais toujours ce que la cour de Rome aura canonisé , le sénat philosophique l'anathématisera. *Littora littoribus contraria*. De plus , on a bien mal trouvé le secret d'honorer la mémoire de saint Louis par ces éternels panégyriques , louanges annuelles & pério-

diques , éloges d'usage , qui se paient comme une espèce d'impôt. . . Quelle réputation peut résister à une semblable épreuve ? Faites tous les ans un panégyrique de Henri IV , ou de Voltaire , ou même de Frédéric le Grand ; & la génération présente ne passera point que leur gloire n'en ait souffert. Aussi voyez-vous qu'on s'amuse à réhabiliter la mémoire de *Pierre le Cruel* , tandis que personne ne célèbre plus saint Louis , à moins que ce ne soit sa tâche.

Nous aurons encore un procès à l'occasion d'un passage tiré de l'article *des Coëffeurs... Des Coëffeurs ?..* Oui , des coëffeurs : & voici pourquoi. A propos de perruque & des progrès de l'art du perruquier , on nous dit . . . « La perruque , dans son origine , d'un volume exagéré & bizarre , a fini par imiter le naturel des cheveux. Ne pourrait-on pas appercevoir ici la marche & l'emblème de l'art *dramatique* ? . . . . La grosse & énorme perruque représenterait la tragédie *bouffée & boursofflée* » . . . ( C'est de celle de Racine que l'auteur prétend parler ; il est bon de le dire :

Non du drame ; on pourrait aisément s'y tromper. )

« Une perruque légère qui rend parfaitement la couleur & jusqu'à la racine des cheveux , qui s'implante , pour ainsi dire , & ne semble point étrangère sur la tête qui la porte , représentera le *drame vrai* , contre lequel les grosses & antiques perruques font rage ; mais il faut enfin qu'elles cedent à leurs modernes riva-

tes»... Nous verrons. Ne chantons pas triomphe avant bataille gagnée. Ailleurs on nous dit qu'un campagnard laisse là les *éternelles* tragédies de Racine pour les vastes compositions de l'abbé Prévôt (a). Ailleurs encore, à propos de musique, on parle du *ton monotone de notre étroite tragédie* ; puis on ajoute : « vienne la manière du grand Shakespear ! ... Oh ! elle viendra. » Toujours des prophéties ! Je crois pouvoir prédire à mon tour, que, si elle vient, elle durera peu. Mais quel acharnement ! Ah ! je le vois, *vous êtes orfèvre, monsieur Joffe*. ... Moi, qui ne le suis pas, qu'il me soit permis de dire mon sentiment sur cette matière.

J'ai été partisan très-zélé du drame ; & les jeunes gens en général sont, à ce qu'il me paraît, tous portés à l'être. Je ne le suis plus. J'aime pourtant beaucoup *Eugénie*, & le *Philosophe sans le savoir*, & le *Fils naturel*. Mais j'aime mieux encore *Iphigénie*, *Andromaque*, *Athalie* & *Phèdre* ; & sur-tout, si j'ose le dire, le *Philoclète* & l'*Œdipe*. Je ne suis donc pas assez passionné pour ne pas mériter qu'on écoute mes raisons ; & si on me montre qu'elles sont mauvaises, je suis prêt à changer d'avis.

Le drame ressemble-t-il, autant que ses partisans

(a) Si nous ne pensons pas de même l'auteur & moi sur certains chefs, je suis en revanche très-flatté de m'être rencontré avec lui sur d'autres. Ainsi, par exemple, j'ai vu avec plaisir qu'il trouve, comme moi, qu'on ne fait point apprécier le mérite d'un bon faiseur de romans.

voudraient nous le faire croire , à la perruque *qui s'im-  
plante* ? Imite-t-il de si près la nature ? Est-il si *vrai* ?  
N'est-il ni *monotone* , ni *bouffi & boursoufflé* ? C'est ce  
qu'il faudrait d'abord examiner.

L'art , comme l'a très-bien observé M. Linguet en  
parlant de la tragédie anglaise , ne fera jamais , quoi  
qu'on fasse , qu'une imitation. C'est une prétention  
absurde que celle de vouloir mettre les objets sous les  
yeux précisément tels qu'ils sont ; & une ressemblance  
trop exacte serait même un défaut. On a cité cent fois  
le vers très-sensé d'Horace :

*Quodcunque ostendis mihi sic , incredulus odi.*

Ce qu'on dépeint ainsi me devient odieux ;  
Et je n'y fais pas croire.

Le mot *incredulus* est très-vrai. Car , ce qui rend  
insupportable cette imitation trop exacte , c'est qu'on  
*n'y fait pas croire*. Je fais très-bien que l'acteur qui  
veut me représenter au naturel les convulsions ef-  
frayantes de la mort , n'est point mourant , & pourrait  
m'éviter ce dégoûtant spectacle : *incredulus odi*. Ce  
sont justement les efforts mal-adroits qu'il tente pour  
se rapprocher de trop près de la nature , qui me forcent  
à m'apercevoir de la fausseté de son art : je l'avais  
oubliée , s'il eût moins voulu ressembler.

Appliquons cela à l'art dramatique.

Dans la tragédie , vous me peignez des héros ;  
vous me transportez dans des pays lointains , dans des

siècles reculés. Je suis tout-à-fait dépaycé : mon imagination docile & subjuguée est sous le charme , tant que dure le spectacle. Vos personnages sont des hommes presque d'une autre espèce. Quand vous évoquez devant moi les ombres orgueilleuses d'Achille & d'Agamemnon , d'Alexandre & de Porus , de Sertorius & de Pompée , d'Hermione , de Clytemnestre , ou d'Agrippine , je ne m'attends pas à les entendre parler un langage vulgaire. La pompe & la cadence du grand vers alexandrin , la noblesse des sentimens , la magnificence des expressions & des images , tout est assorti , tout concourt à entretenir une illusion que je chéris. Je suis dans le pays des enchantemens , & je ne suis point surpris d'y voir tout plus grand que nature. Je demande seulement au poète magicien que tout se soutienne , que rien ne me désabuse & qu'il me laisse me tromper. Une statue colossale bien proportionnée , voilà , selon moi , l'image de la tragédie.

Mais vous dites ; « ce qui est colossal n'est pas naturel »... Et vous , l'êtes - vous ?

Vos personnages sont des bourgeois , & quelquefois un notaire , un commis , un vinaigrier. Je sais comment parlent tous ces gens - là ; je connais le ton des conversations ; je vois comment on est & comment on s'entretient dans les familles. Dans vos drames je ne me reconnois point. Je puis avoir la manière de penser , le caractère , les sentimens de quelques - uns de vos acteurs ; mais je ne m'expliquerai

jamais comme eux , si je puis. Ils moralisent , ils dif-  
fertent , ils déclament : c'est un enchaînement de beaux  
discours , un étalage de beaux sentimens , tels que je  
n'en entendis jamais. C'est bien le drame qui porte la  
*grosse & énorme perruque !* c'est bien lui qui a le ton  
*monotone !* Le ton d'*Athalie* est bien plus différent de  
celui de *Phedre* , que le ton du *Pere de famille* ne  
l'est de celui du *Fils naturel*. Et pour moi , il me sem-  
ble que tous nos drames sont à peu près sur le même  
ton , & qu'il y a beaucoup de variété au contraire dans  
le ton de nos tragédies. Comme on voit différemment !

Mais en tout cas , ce seroit notre faute , diront  
modestement les faiseurs de drames. . . Non, messieurs ,  
c'est celle du genre. Vous n'aurez garde de nous rendre  
les conversations telles qu'elles sont , avec leurs lon-  
gueurs , avec leurs interruptions , &c. & vous ferez  
bien , car cela ennuerait. Mais en les ennoblissant ,  
en les rendant plus rapides & plus suivies , en y expri-  
mant dans toute leur énergie les sentimens dont tout  
homme raisonnable affaiblit l'expression & réprime  
l'effort , ne voyez-vous pas que , plus vous avez choisi  
près de moi vos objets d'imitation , plus je serai frappé  
du contraste ? *Incredulus odi*. C'est donner un front  
de géant à une statue dont toutes les autres proportions  
sont d'après nature. Or le seul défaut impardonnable ,  
disoit Horace , c'est ce manque de rapport entre les  
parties :

*Sit quodvis , simplex duntaxat & unum.*

Si je ne me trompe , le ton du drame n'a pas été pris d'après celui de la société : mais si l'on n'y prend garde , il pourrait bien un jour le devenir ; quelques personnes l'ont trouvé si beau qu'elles l'emploient. Ainsi ce ne sera pas de la conversation qu'il aura passé au théâtre , mais du théâtre dans la conversation : chose assez singulière pour mériter d'être remarquée.

Quant au grand Shakespear , j'ai déjà eu l'occasion de témoigner toute mon admiration pour lui : mais j'ai dit aussi que je ne souhaitais pas qu'on s'étudiât à l'imiter. Il faut regretter son génie , & non pas sa manière. Cette manière , qui lui était naturelle , ne le serait pas à ceux qui voudraient l'imiter : par - là même elle ne plairait plus ; elle paraîtrait affectée , & l'on sait qu'il n'y a point de pire affectation que celle du naturel.

*Paulum interesse censes , ex animo omnia ,  
Ut fert natura , facias : an de industria ?*

Si l'on veut changer quelque chose dans la manière de notre théâtre , ( & je crois qu'on fera bien ) rapprochons-nous des Grecs plutôt que des Anglais : étudions Euripide & Sophocle plutôt que Shakespear. Euripide & Sophocle ont formé Racine : Shakespear n'a formé & , j'ose le dire , ne formera personne. Il est des choses admirables en elles-mêmes , des mérites réellement supérieurs , qui ne valent pourtant rien à imiter. De ce genre est Shakespear.

Je n'ai pas fini. On voudra bien que je m'arrête

encore, un instant sur ce que dit mon auteur du *christianisme de Paris*. Qu'on ne soit chrétien qu'à la Parisienne, ou qu'on le soit à l'antique, le tableau de l'état actuel de la religion intéresse & donne à penser, ne fût-ce que par ses rapports intimes avec le sort des hommes, des siècles & des sociétés.

On ne fait trop ce que pense l'auteur lui-même à cet égard, & peut-être ne veut-il pas le dire plus clairement. Aujourd'hui c'est assez l'usage : en pareille matière on se tait ; ou, si l'on parle, les discours sont d'une obscurité transparente. On ne s'explique pas, on se fait deviner.

A l'aspect du peuple prosterné devant sainte Geneviève, il semble que notre philosophe, pénétré de respect & d'attendrissement, se reproche de ne pas partager cette dévotion populaire. Du haut de sa philosophie, il ne peut s'empêcher de laisser tomber un regard d'envie sur *tel savetier qui meurt d'amour pour la sainte*. En comparant la ferveur des dévots, dont le cœur se fond, s'amollit, se répand, dont il voit couler les larmes, dont il entend les soupirs, à la sécheresse, à l'aridité du culte philosophique, il est ému jusqu'au fond de l'ame ; il semble prêt à dire aux apôtres du déisme :

*Pol ! me occidistis, amici !*

*Cui demptus per vim mentis gratissimus error.*

Amis cruels ! vous m'arrachez la vie,

En m'arrachant une si douce erreur.

Et il a bien raison. De tous les sentimens qui peuvent affecter l'ame humaine, la dévotion est le plus doux ; c'est aussi le plus noble ; c'est aussi le plus raisonnable. Qu'est-ce en effet que la dévotion ? c'est la passion de la religion : & quoi de plus propre à élever nos sentimens jusqu'à la passion ? Toute croyance religieuse qui ne produit pas la dévotion , manque son but , & trompe le cœur de l'homme. Ces prétendus sages qui veulent bien être *religieux* , mais non pas *dévots* , se croient l'élite du genre humain , & ils en font la lie à mes yeux. . . Honorée & bénie soit la mémoire de J. J. Rousseau ! Quelle qu'ait été la religion , il y fut dévot : il avait l'ame trop vraie & trop sensible pour que cela pût être autrement.

Mais le même auteur , parlant de la messe quelques pages plus bas , substitue au ton de sentiment un ton leste & cavalier. . . “ *La dit qui veut ; l'entend qui veut ; on ne parle plus de cela. . .* On dit par jour à Paris fix à sept mille messes , à quinze sols *piece*. Toutes ces messes ont été fondées par nos *bons aïeux* , qui , *pour un rien* , commandaient le sacrifice non sanglant. Entrez dans une église : à droite , à gauche , en face , en arriere , de côté , un prêtre ou consacre , ou élève l'hostie , ou la mange , ou prononce *l'ite missa est*.

On ne discute plus nulle part sur la religion. C'est un vieux procès définitivement jugé ; & il était bien tems , après une instruction de tant de siècles. . . On

ne scandalise plus personne , & l'on n'est plus scandalisé. »

Ce ton même amène quelquefois des remarques frappantes. En voici une.

« Depuis dix ans , le beau monde ne va plus à la messe : on n'y va que le dimanche , pour ne pas scandaliser les laquais ; & les laquais savent qu'on n'y va que pour eux. »

Cela se voit tous les jours. Ce qu'on ne fait que pour l'exemple , on le fait toujours sans fruit , parce qu'on le fait mal. C'est même un très-mauvais exemple que de ne faire une chose que pour l'exemple ; c'est la faire envisager comme une simple bienfaisance... & le peuple a très-bien su profiter de cet exemple.

Tel est donc à Paris l'état de la religion. Il ne se commet plus de sacrilèges : mais les prêtres aimeraient mieux qu'il s'en commît de tems en tems , & qu'on pensât davantage à eux ; ils se plaignent *qu'on oublie de leur manquer de respect*. Plus de déclamations contre les dogmes & les mystères ; on aurait l'air d'un *sot écolier*. On laisse aux *garçons perruquiers* les plaisanteries irreligieuses ; elles sont tombées en rotture ; & cette portion de la succession de Voltaire n'a pas été réclamée par ses associés. « Il n'y a rien qui annonce un plus mauvais ton que de vouloir railler un prêtre (a)

( a ) Je transcris ce passage par charité à l'usage de nos jeunes gens qui se croient un esprit merveilleux & un

dans une société : il fait son métier gaiement , ainsi qu'un officier fait le sien. . . Une insouciance générale caractérise aujourd'hui à ce sujet tous les hommes de la capitale qui ne sont pas peuple. Quelques jeunes gens sans expérience veulent-ils essayer de se singulariser en se rangeant du parti des croyans ? on les laisse faire ; & au bout de quelques mois , voyant qu'il n'y a rien à gagner & qu'on ne les distingue pas même , ils prennent le parti d'être comme tout le monde.

Il faut convenir que ce système d'attaque est bien formé , parfaitement imaginé , profondément combiné ! » Ce long blocus est plus redoutable mille fois que tous les plus terribles assauts.

Aux persécutions on oppose la fermeté , aux raisonnemens des réponses , aux railleries le mépris , aux insultes la patience : mais qu'opposer à cette écrasante indifférence ? Si le christianisme sort encore victorieux de cette épreuve , il faudra bien se résoudre à lui croire une origine céleste & une durée éternelle. . . Mais . . .

Une découverte , que je suis très-surpris qui ait échappé à la sagacité des incrédules , c'est qu'aujourd'hui , non-seulement à Paris , mais par-tout ailleurs , le christianisme ne subsiste presque plus que de nom. Ceux qui le professent , ceux qui le prêchent , ses plus

---

excellent ton , quand ils ont fait à un ecclésiastique quelque objection qu'ils croient sans réponse , ou quelque raillerie qu'ils trouvent piquante. Ce n'est qu'un manque de *savoir vivre*.

zélés défenseurs , n'en parleraient certainement pas sur le ton des apôtres : c'est la fable du chapeau , qui , passant d'héritier en héritier depuis son premier inventeur , après avoir été retrouffé , gancé , retapé , gailonné , retailé , n'était plus reconnaissable. On respecte la religion , mais généralement on y tient assez peu.

*Stat magni nominis umbra ,  
Qualis frugifero quercus sublimis in agro  
Exuvias veteres populi , sacrataque gestans  
Dona ducum : nec jam validis radicibus hærens ,  
Pondere fixa suo est ; nudosque per aëra ramos  
Effundens , trunco , non frondibus , efficit umbram.  
At , quamvis primo nutet casura sub Euro ,  
Tot circum sylvæ firmo se robore tollant ,  
Sola tamen colitur.*

“ Tel qu'on voit au milieu d'une fertile campagne un chêne antique & superbe , chargé de dépouilles , d'offrandes , de trophées , que consacra la dévotion des peuples & des chefs. Ses racines ne pompent plus les sucs nourriciers de la terre ; c'est son poids seul qui le fixe & le soutient encore. Ses rameaux desséchés & privés de leur ornement , s'étendent tristement autour de lui , & ne donnent plus aucune ombre : son tronc en répand encore. Dans sa vieillesse , prêt à tomber sous les premiers efforts de la tempête , il est toujours l'objet de la vénération publique : environné de toutes parts de vertes forêts , lui seul attire tous les hom-

mages ; les arbres d'alentour , quoique dans toute leur force , restent sans honneur. »

Que deviendra ce reste de christianisme ? Ces étincelles éparfées s'éteindront-elles enfin dans la cendre refroidie ? ou rallumeront-elles un jour cette flamme de religion , qui autrefois embrasa la terre ?

Dieu lui-même peut-il réparer les ruines

De cet arbre séché jusque dans ses racines ?

Les chrétiens n'oseraient en douter. Les philosophes n'en croient rien.

En attendant , où se conservent les vestiges les plus sensibles de l'ancien christianisme ? où retrouve-t-on une image un peu moins imparfaite des premiers siècles , des mœurs des premiers fideles , de l'union qui régnait entr'eux , de leurs assemblées , de leur foi , de leur langage ? Ne faut-il pas convenir que Voltaire a eu raison d'observer que c'est dans quelques-unes des sectes qui subsistent parmi les protestans ? Je ne veux pas approfondir cette matière , sur laquelle j'en en ai déjà peut-être que trop dit.

Mais qui fera le *Tableau de Neuchatel* , pour servir de pendant au *Tableau de Paris* ? . . Cette idée me plait fort , & j'aimerais à la voir exécutée. Il serait intéressant d'observer les ressemblances & les différences : nous n'aurions pas le chapitre *Académie Française* ; mais nous aurions un humble chapitre *College* , & un autre chapitre *Aurons-nous quelque jour une*

*académie ?* Le chapitre *Gens de lettres* serait court : mais le titre *Gens qui lisent*, ou *Comment lit-on ?* pourrait fournir beaucoup. Et l'article *Femmes ?* & l'article *Comédies de société ?* & l'article *Education ?* & les articles *Mariage*, *Célibat*, *Jeunes hommes*, *Jeunes filles ?* ... J'allais oublier *Typographies & Journal*... O que l'auteur du *Tableau de Paris* n'est-il mon compatriote ! Il attrape, il saisit si heureusement l'air des physionomies ! il en rend si bien les traits ! il les flatte si peu ! . . Je lui demanderais le portrait de *ma patrie* : car, je ne fais si je me trompe, mais je lui trouve une physionomie à portrait.

Et prétendez-vous, dira quelque censeur, nous donner cette longue rhapsodie pour un extrait du *Tableau de Paris ?*

Assurément ; & quand je vous aurais transcrit la moitié du livre, je ne pense pas que j'eusse pu vous en donner une idée plus juste... Et puis, si vous ne voulez absolument pas que cet article soit un extrait, qui vous empêche de l'intituler, *Remarques critiques, & considérations diverses, à l'occasion du Tableau de Paris ?*

C.



*Pieces*



de l'Evangile à cet égard : il me semble qu'on ne l'a point compris.

Au gré de nos philosophes il prêche beaucoup trop l'obéissance. Mais à qui s'adresse-t-il ? Aux peuples , & point aux rois. Or toutes les fois qu'il s'agit de devoirs réciproques , la méthode constante de l'Ecriture est de ~~ne~~ parler à chacun que des siens propres. Elle ne parle aux femmes que de soumission , aux maris que d'amour & d'égards , aux enfans que d'obéissance , aux peres que de douceur : elle exhorte l'offensé à pardonner sans condition , & ce n'est qu'à l'offenseur qu'elle représente la nécessité de réparer la faute.

En conséquence de cette méthode , l'Evangile , qui ~~ne~~ parle qu'aux peuples , n'a jamais fait mention que du devoir des peuples ; il n'a donc point établi un système social complet.

La gloire de donner des leçons aux rois était réservée à notre philosophie moderne , qui est , selon l'auteur du Tableau de Paris , *une branche du christianisme*. (a)

Il y aurait beaucoup à dire. N'est-il point à craindre que l'étude & la méditation du pacte social ne fassent de fort mauvais sujets ? Donnez-moi des inférieurs , qui s'occupent de leurs devoirs plus que des miens ! Je

( a ) Branche gourmande , qui fera périr l'arbre , si elle n'est retranchée. . . Non , non ; l'auteur fait beaucoup trop d'honneur au christianisme. Notre philosophie n'en est point une branche ; elle ne peut même s'entêter sur christianisme.

ne fais si cette *investigation* exacte , inquiète , qu'a fait la philosophie des droits des souverains , n'est pas un très - grand mal.

Citons quelqu'autre anecdote. Pour soixante - six mille trois cents livres de pension distribuées aux gens de lettres , Louis obtint le surnom de Grand. *Les trompettes de la renommée ne sont pas chères.*

Veut-on savoir comment ce prince les appréciait ? On en jugera par une liste très - curieuse des sommes qu'il leur destinait , faite par lui-même , & envoyée à Colbert , dont voici quelques articles... Au sieur Le Clerc , excellent poète Français , 600 liv... Au sieur Desmaretz , le plus fertile auteur , & doué de la plus belle imagination qui ait jamais été , 1200 liv.... Au sieur Boyer , excellent poète Français , 800 liv.... Au sieur Abbé Catin , 1200 liv... Au sieur Chapelain , le plus grand poète Français qui ait jamais été , & du plus solide jugement , 3000 liv. » ... On voit que Racine & Boileau n'avaient pas été consultés. Il y a d'autres articles assez singuliers. L'un des pensionnés est *consommé dans la théologie positive scolastique* : on appelle le savant Hurt un *grand personnage* , qui a *traduit Origene*. Enfin , le sieur Conrard , ce modèle d'un *silence prudent* , a une pension de 1500 liv. parce que , *sans connaissance d'aucune autre langue que sa maternelle , il est admirable pour juger de toutes les productions de l'esprit* ; tandis que le mérite inférieur de Racine , simple *poète Français* , n'est évalué

qu'à 800 liv. de pension. . . Au reste , il faut tout dire , c'était en 1663.

Ces libéralités dûrent paraître peu coûteuses à un roi qui eut à payer trente - deux millions pour le seul article du plomb employé dans la construction de Versailles. Honteux , & peut-être repentant de cette ruineuse magnificence , il jeta le compte au feu.

Choisissons encore deux ou trois anecdotes ; on les aime , & elles égayeront un peu ce journal.

« L'électeur de Cologne , frere de l'électeur de Baviere , étant à Valenciennes , annonça qu'il prêcherait le premier avril. La foule fut prodigieuse à l'église. L'électeur étant en chaire , salua gravement l'auditoire , fit le signe de la croix , & cria : *poisson d'avril !* Puis il descendit , tandis que des trompettes & des cors - de - chasse faisaient un tintamarre digne d'une pareille scene. »

« Lorsque le régent sacrifia Nocé , qu'il aimait beaucoup , à l'empire que le cardinal Dubois avait pris sur lui , quelqu'un dit à Nocé pour le consoler , que cette disgrâce ne serait pas de longue durée. *Qu'en savez-vous ?* dit-il. *Je le fais* , répondit l'autre , *du régent même. Qu'en fait-il ?* repliqua Nocé » . . . Que de fois ce *qu'en fait-il ?* trouvera son application !

« Le desir de plaire à madame de Vilette fit entreprendre à Helvetius le livre de l'Esprit. Il fit le premier chapitre pour lui expliquer un passage de Locke qu'elle n'entendait pas. . . Helvetius n'a couru la car-

rière des lettres que par émulation. Il vit un jour , étant fort jeune , Maupertuis au Palais - Royal , entouré de femmes qui le caressaient ; & Helvetius était né avec un grand penchant pour le sexe. Il partit de là , & chercha par les lettres à se donner la même considération ». . . Cette anecdote littéraire m'a fait grand plaisir. Voilà donc à quoi nous devons le livre de l'Esprit ! Et combien d'autres ouvrages , dont la première origine nous étonnerait ! . . . Et voilà donc aussi pourquoi cet écrivain veut faire des plaisirs de l'amour la récompense & le grand ressort de la vertu ! Dès qu'on connaît sa vocation à l'apostolat philosophique , on n'est pas embarrassé à rendre raison de sa doctrine.

On lit avec intérêt dans ce recueil diverses lettres relatives à l'affaire qui engagea le fameux comte de Bonneval à se faire Turc. Une sur-tout est fort curieuse. Elle est de lui-même , lorsqu'il était bacha. J'en transcrirai quelques lignes. Il rend raison à son frère de son changement apparent de religion. C'étoit le seul moyen qu'il eût pour ne pas tomber entre *les pattes* des Allemands. . . « Je me serais dit *diable* plutôt que de me voir à leur disposition. . . J'aime mieux , en dépit de nos tristes cagots , être où je suis , & comme je suis , que d'être mort écorché vif & en bon chrétien dans l'Allemagne. » Il chanfonne gaiement & sa situation & sa manière de l'envisager. Voici le dernier couplet de sa chanfon.

Si le passé n'est plus pour vous ,

D iij

Gémissez, graves fous !

Sur le Bosphore

Je jouis du présent...

Est bien pécore

Qui n'en fait pas autant.

De ces leçons joyeuses d'une philosophie saine, on est surpris de trouver la réflexion saine. « Mon opinion est, que Dieu n'a rien décrété qui ne soit bon & utile ; & que, par conséquent, la mort n'est pas seulement un mal imaginaire, mais qu'elle doit être un bien, puisqu'elle entre dans l'ordre général & universel, établi par le Créateur de toutes choses. » Fondé sur ce principe religieux, le vieux bacha *a la force de voir dégringoler sa machine vers le tombeau, tandis que son ame, sur le haut du précipice, jouit d'une tranquillité parfaite, à l'aspect d'un sort inévitable à tout ce qui est né.* Et en attendant, cette ame religieusement folâtre ne pensa qu'à s'amuser en faisant jouer le plus gaiement possible les ressorts affaiblis de sa machine presque usée.

Il finit cette longue & singulière lettre par une belle sentence philosophique. « Souvenez-vous qu'il n'y a que fadaïses en ce bas-monde, distinguées en gaillardes, sérieuses, politiques, juridiques, ecclésiastiques, savantes, tristes, &c. mais qu'il n'y a que les premières qui fassent vivre joyeusement & longtemps... Et les *fadaïses littéraires*, si douces, si innocentes, si saines à l'ame ! pourquoi n'en dit-il rien ?

Je ne vois pas trop comment peut *servir à l'histoire* la très-circonstanciée relation de la naissance de Louis XIII, écrite par la sage-femme de la reine. Il est vrai qu'elle n'omet rien. Elle raconte, par exemple, que le bon Henri IV vint lui dire *tout plein de gaufferies*, dont elle fut toute décontenancée. Cette familiarité du monarque enchantera sans doute ses admirateurs. L'aimable roi !

Je comprends moins encore ce que fait à l'histoire la conversion d'une comédienne qui raconte fort en détail tous les états de pénitence par où elle a passé ; comment la Vierge, à sa première requête, l'a délivrée des songes que Satan lui suggérait ; & comment son confesseur l'a insensiblement amenée au point de désirer elle-même de se donner la discipline ; & comment elle a fait ses vœux ; & ce qu'elle a fait dans son couvent. . . Il semble que cette lecture ne convienne qu'à un disciple de madame Guyon. Elle sera cependant intéressante & instructive pour tout observateur attentif du cœur humain. Je n'en citerai que le trait suivant. « En entrant dans ma première retraite, j'éprouvai invisiblement ce que S. Paul éprouva visiblement ; puisqu'au lieu des écailles qui lui tomberent des yeux, je me sentis transformée en une créature toute nouvelle. Montée à ma petite chambre, je me crus montée au ciel ! . . Là, tout le passé s'évanouit ; maison, biens, amis, plaisirs, tout disparut de mon souvenir ; le calme & la paix intérieure, où je me

trouvai , me faisaient presque douter si ma vie jusqu'alors n'avait pas été un songe. Ma cousine qui fondait en larmes , & qui ne pouvait se séparer de moi . . . ne pouvait comprendre mon empressement à la renvoyer , pour goûter à loisir le nouveau plaisir de la solitude » . . . Cette révolution , qui n'a assurément rien de surnaturel , me paraît très-bien décrite ; & je crois que tous ceux qui *ferment* quelquefois , comme dit Young , *la porte sur le monde* , feront de mon avis.

Mais ce qu'il y a de mieux dans cette collection , c'est la *préface* que M. Duclos avait faite à son histoire , impatiemment attendue par le public , du regne de Louis XV.

Cette préface est un morceau vraiment original , réellement sublime en ce genre. C'est ici qu'on trouvera de la véritable force , de celle dont j'ai parlé dans l'article précédent , qui consiste à exprimer de la manière la plus simple des pensées fortes. On y reconnaît le style mâle , nerveux , ferme sans affectation , des *Considérations sur les mœurs* ; livre qu'on ne distingue point assez selon moi , & dont peu de gens sont faits pour sentir tout le mérite.

Aujourd'hui , la plupart de nos écrivains sont trop chiches de mots ; leur style en devient maigre (*jejunus*) & sautillant : c'est comme un habit trop juste à la taille. Pour moi , je dirai , comme Sganarelle :

Je veux une coëffure en dépit de la mode ,

Sous qui toute ma tête ait un abri commode ;

Un bon pourpoint bien long, & fermé comme il faut ;  
 . . . . .  
 Des fouliers où mes pieds ne soient point au supplice ,  
 Ainsi qu'en ont usé sagement nos aïeux.

Le style de M. Duclos me paraît donc être un modèle : il est nourri sans superfluité , vigoureux sans contrainte ; la pensée y est à l'aise ; la construction en est naturelle. . . Il vaut encore mieux en rapporter quelque chose que d'en faire l'éloge.

M. Duclos commence sa préface par rendre compte en peu de mots des secours qu'il a eus pour écrire son histoire ; & il ajoute très - simplement : « j'ai connu personnellement la plupart de ceux dont j'aurai à parler ; j'ai vécu avec plusieurs d'entr'eux ; & n'ayant jamais joué de rôle , je puis juger les acteurs. »

Il observe ensuite combien serait utile une histoire particulière de la finance , où l'on en découvrirait les vrais principes. Les affaires forment elles-mêmes le négociateur ; la théorie de l'art de la guerre est peu compliquée. Il n'en est pas ainsi de la science des finances ; elle a des principes fixes , mais difficiles à saisir , qu'il serait très-important de *consigner dans l'histoire*.

L'historien entend par la *finance* , « l'art de procurer l'opulence nationale , qui exclut également la misère commune & le luxe particulier , l'épuisement des peuples & l'engorgement des richesses dans la moins nombreuse partie d'une nation ; l'art enfin d'opérer une circulation prompte & facile , qui ferait

refluer dans le peuple la totalité de l'argent qu'on y aurait puisé. »

Il faut convenir que ce serait un bel art. Il faut convenir aussi qu'il est bien peu perfectionné ; & que M. Duclos a raison de dire : « Il n'y a donc eu jusqu'à ce jour que des financiers , & nulle finance de l'état. »

Mais comment rassembler des matériaux pour une semblable histoire ? « Le secret de la finance est couvert d'un voile que chaque intéressé s'efforce d'épaissir. . . Quels financiers ont eu assez de remords pour expier leur profession par une confession publique ? » On n'a pas même voulu souffrir que cet objet fût discuté : « On couvre les yeux de ceux que l'on condamne à tourner la meule. »

Cet esprit de servitude corrompt les mœurs nationales. « Tout amour de la gloire s'éteint , & fait place au desir des richesses , qui procurent le bonheur dont on jouit dans l'avilissement.

Nos aïeux aspiraient à la gloire toute nue : ce n'était pas , si l'on veut , le siècle des lumières ; mais c'était celui de l'honneur. On ne s'intrigue aujourd'hui que pour de l'argent : les vrais ambitieux deviennent rares. On cherche des places où l'on ne se flatte pas même de se maintenir ; mais l'opulence qu'elles auront procurée , consolera de la disgrâce. Les exemples en sont assez communs.

Si cette histoire n'est ni militaire , ni politique , ni économique , du moins dans le sens & dans l'étendue

que je conçois pour ces différentes parties , on me demandera quelle est donc celle que je me propose d'écrire. . . C'est l'histoire des hommes & des mœurs.

Je rapporterai dans tous les genres les principaux faits qui me serviront de base ; j'en rechercherai les causes , & j'espère en développer quelques - unes assez ignorées.

Je m'arrête peu sur ces événemens qui se ressemblent dans tous les âges , qui frappent si vivement les acteurs & leurs contemporains , & deviennent si indifférens pour la génération suivante. Au moral , comme au physique , tout s'affaiblit & disparaît dans l'éloignement.

Mais l'histoire de l'humanité intéresse dans tous les tems , parce que les hommes sont toujours les mêmes , que l'intérêt est indépendant des personnages & des époques. Si je rapporte quelques faits peu importans par eux-mêmes , le lecteur jugera bientôt que ces faits particuliers font mieux connaître l'esprit d'une nation & les hommes que j'aurai à peindre , que ne le feraient des détails de sieges & de batailles. »

Après ce morceau , qui me semble digne de Saluste , l'auteur entreprend de prouver que *l'histoire ne saurait paraître trop tôt*. Des exemples récents instruisent mieux que des exemples anciens. Qu'importe ce que fut un de nos ancêtres éloignés ? *le grand objet est de venir de loin* : pourvu qu'il ait laissé un nom , c'est assez ; & souvent on se fait un nom par des crimes. *Il semble que le temple de la gloire ait été élevé par des*

*lâches , qui n'y placent que ceux qu'ils craignent. . . J'apprendrai donc aux fils ce qu'étaient leurs peres ; pendant qu'ils s'intéressent encore au jugement qu'on porte d'eux.*

Cela me paraît très-bien vu. C'était immédiatement après leur mort que l'Égypte jugeait ses rois pour l'instruction de leurs successeurs.

L'auteur ajoute : « Quoique bien des gens prétendent jouer un rôle dans le monde , il y en a peu qui se survivent , & les *noms d'histoire* ne sont pas communs. Ceux qui ont bien mérité de la patrie , & ceux qui l'ont desservie en en corrompant les mœurs , sont également du ressort de l'histoire. Les premiers ont droit d'y occuper une place honorable : les autres , grands ou petits , doivent en subir la justice. »

Les subalternes , dont les manœuvres obscures ont influé sur le sort de l'état , doivent donc aussi *comparaître au tribunal de l'histoire. . . Ce sont les cadavres des criminels , qu'on expose à la vue des scélérats de leur espece.*

Enfin M. Duclos , pour achever de gagner la confiance de ses lecteurs , se croit obligé de leur parler de son caractère ; & il le fait avec une simplicité bien noble. « Comme il y a souvent plus à blâmer qu'à louer dans la plupart des hommes , un historien fidele peut aisément être soupçonné de satire. Mon caractère en est fort éloigné. . . Je n'ai point eu d'ennemi qui ne le fût par son propre vice , & la réputation de mes

amis pourra cautionner la mienne... Si l'on trouve quelques-uns de mes jugemens trop sévères, qu'on examine les faits, & qu'on juge soi-même. On remarquera quelquefois dans ces mémoires l'indignation d'un citoyen, & je ne prétends pas la dissimuler : mais tout lecteur désintéressé ne m'accusera jamais, ni de partialité, ni d'injustice. Il sentira avec quelle satisfaction je rapporte une action louable, & combien je suis affligé de n'en avoir pas des occasions plus fréquentes. »

Le dernier paragraphe de cette préface m'a encore paru sublime. . . « Je n'ai cherché que la vérité ; je ne la trahirai point. Je n'ai jamais pensé qu'en me chargeant d'écrire l'histoire, on m'ait pris pour l'organe du mensonge. *En tout cas, on se serait fort trompé.* » Combien la simplicité même de ces derniers mots leur donne de force ! Essayez d'ajouter à leur énergie, ils n'en auront plus.

L'histoire du regne de Louis XV, si l'on peut en juger d'après cette préface, fera un chef-d'œuvre comparable à tout ce que les anciens nous ont laissé de plus achevé dans ce genre. Le nerf & la profondeur de Salluste, le grand sens & la morale de Plutarque se retrouveront dans M. Duclos.

Nous avons, il est vrai, un *Siecle de Louis XV* par M. de Voltaire : mais ce n'est qu'une ébauche informe & négligée, une queue traînante du *Siecle de Louis XIV*. . . . Quand aurons-nous l'histoire du regne (& non pas du siecle) de Louis XV par M. Duclos ! C.

---



---

# THÉÂTRES.

---



---

## ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

*Lettre à M. le chevalier de S. . . . officier aux Gardes  
Suissees , à présent au château de \*\*\* près Neuchatel.*

Paris, 3 juillet 1781.

**V**OUS me demandez , mon ami , des nouvelles de la nouvelle salle de l'opéra ; vous paraîsez vous intéresser vivement à sa reconstruction prochaine , & vous avez bien raison. A l'époque où l'ancienne salle a été détruite par cet événement affreux dont je vous ai fait la description dans ma dernière lettre , ce spectacle était le seul où l'on pût raisonnablement goûter quelque plaisir ; il était au moins le seul qui dût satisfaire un homme de goût , du côté de sa parfaite exécution. Car je ne vous parlerai pas de la comédie foisdant Italienne : quelques ordures , sur des airs de vaudeville , chantées par de gros ménétriers lourdement appuyés sur des tréteaux , voilà ce qu'est aujourd'hui l'ancien théâtre d'Arlequin. A l'égard de la comédie Française , vous qui l'avez vue si brillante il y a une douzaine d'années , vous ne reconnâtriez plus ce

théâtre , & vous vous écrieriez douloureusement , *quantum mutatus ab illo !* A ne considérer seulement que la partie de la tragédie ; vous qui y avez applaudi , dans les premiers emplois de ce genre , les sieurs *Le Kain & Molé* , les demoiselles *Dumesnil, Clairon & Gauffin* , pourriez-vous deviner quels sont à présent leurs successeurs ? Les sieurs *La Rive & Fleury* , les demoiselles *Raucourt , Vestris & Olivier*. Cependant ne croyez pas que je confonde également ces dernières : la demoiselle *Vestris* , par exemple , a certainement du talent , quoi qu'en disent nos gentils orateurs du foyer ; elle réunit la figure , la grace & la noblesse , à l'esprit , la diction pure & l'intelligence. On lui désirerait seulement plus de *sensibilité communicative* , moins de monotonie dans la voix , & moins de ces grands mouvemens dans les bras. La partie de la comédie est ce qu'il y a de plus supportable à ce tripot ; car il ne mérite plus que ce nom. Au moins possède-t-elle encore deux grands talens , les sieurs *Préville & Molé* ;

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Mais , pour en revenir à votre spectacle favori , que j'avais déjà perdu de vue , je vous dirai que le local de la nouvelle salle n'est pas encore décidé , & que celle qu'on devait bâtir dans l'intervalle sur le Boulevard de la porte S. Martin , n'aura point lieu. On a pris un parti plus raisonnable. Le nouveau théâtre

des comédiens Français , près le Luxembourg , est sur le point d'être achevé. Celui que ces messieurs occupent présentement aux Thuilleries & qui avait été construit dans le principe pour l'opéra lors de l'incendie de 1763 , servira une seconde fois à l'académie royale de musique. Il y aura , à la vérité , quelques réparations à y faire ; mais du moins ces réparations ne coûteront pas moitié autant qu'une salle neuve, fût-elle bâtie en planches ou en cloisons de plâtre. Pour accélérer donc la réintégration du spectacle lyrique dans son ancien domaine , on a doublé , triplé le nombre des ouvriers occupés à la décoration du nouvel hôtel de la comédie Française ; & si - tôt qu'il sera achevé , on renverra *Melpomene* & *Thalie* dans leur quartier natal , dans ce quartier des arts , dont ~~elles~~ n'auraient jamais dû sortir pour leur intérêt propre & pour le talent de leurs organes. On dit que ces messieurs redoutent le moment fatal qui les enlèvera au quartier de la finance , parce qu'ils verront diminuer en même tems leur recette. Mais le public doit-il s'affecter d'une crainte aussi sordide de leur part ? Quel intérêt avons-nous à ce qu'un histrion ait vingt-cinq mille livres de rente ? Pour quoi faire ? . . . Pour payer des filles ? Ne voyons - nous pas déjà un comique , ( on appelle de ce nom celui qui joue les rôles de valet ) parce que sa femme est entretenue , se donner les airs d'entretenir à son tour une danseuse des chœurs.

chœurs de l'opéra ? . . . . ( a ) Il est juste cependant que des comédiens soient bien payés. Si quelque chose peut être le dédommagement de l'honneur, c'est l'argent ; il faut donc leur en donner : mais il y a des bornes à tout. Avec douze mille livres de *part*, le plus fameux comédien doit être très-satisfait, & son talent est plus que payé. Ce taux assez honnête que j'y mets doit d'autant plus lui suffire, que les sommes qu'il gagne au-delà sont autant de retranché sur la part qui devrait revenir raisonnablement aux auteurs dramatiques. Ceux-ci ( rien n'est plus singulier ) nourrissent les comédiens, les engraisent, tandis qu'eux ils sont si maigres, si maigres, qu'on voit bien qu'ils ne se repaissent que de fumée. Et les comédiens Français murmurent encore de la légère rétribution qu'ils sont obligés de leur abandonner ! Que diriez-vous, chevalier, d'un enfant ingrat qui laisserait périr de faim celle qui l'a sustenté de son lait, ou d'un fils dénaturé qui réduirait à la pension la plus chétive un père qui serait la cause de son immense fortune ? Telle est l'image de la conduite de ces histrions envers les auteurs : telle est . . . . Je m'arrête. Emporté par mon indignation,

---

( a ) Le sieur Brizard a fait bâtir une très-jolie maison à la Grenouillère, & le sieur Larive vient de faire construire au Gros-Caillou, sur le bord de la Seine, un palais magnifique, avec un jardin à l'anglaise. Le sieur Molé a une maison délicieuse à Antony. Je ne parle pas des actrices.

Juillet 1781.

E

je ne m'appercevais pas que j'ai excédé les bornes ordinaires d'une lettre ; mon papier est rempli jusqu'aux marges. Je vous quitte en vous promettant de vous mander une autre fois ce qui se passera de singulier aux deux especes de spectacles qui nous restent. Soyez persuadé que je ne ferai pas long-tems sans avoir l'occasion de vous écrire. Je suis, &c.

*Le marquis. D'OU.....*



---



---

# PIECES FUGITIVES.

---

## *Fragmens sur le lac Léman.*

O printems de l'année ! ô saison du bonheur !  
 Je puis donc me livrer à ton charme enchanteur,  
 Abandonner mon ame aux douces rêveries,  
 Errer paisiblement dans des routes fleuries;  
 Et d'un monde frivole oubliant les dégoûts,  
 Trouver en le quittant les plaisirs les plus doux !  
 Ici, loin de ces murs qu'habite la mollesse,  
 A fixer tous mes goûts la nature s'empresse ;  
 Son vaste livre s'ouvre... ( a ) & mon œil attentif  
 Ne peut se détacher de ce livre instructif.  
 Sur ces bords fortunés que le Léman ( b ) tranquille  
 Caresse mollement de son onde mobile,  
 Et dont il dessina les élégans contours,  
 Se contemplent l'aurore & la fin des beaux jours.  
 Devant moi sont ces monts, ces Alpes fourcilleuses  
 Qui cachent dans les cieux leurs cimes orageuses.  
 Tantôt leur front couvert d'immobiles brouillards,

---

( a ) Cet hémistiche est du plus grand effet. L'image est belle, & la cadence suspendue la rend saisissante & sublime.

( b ) Les bons citoyens de Lausanne, du nombre desquels est le poëte, trouvent fort mauvais qu'on appelle leur lac *le lac de Geneve*. Pour faire prévaloir le nom de *Léman*, rien ne sera plus efficace que de le célébrer sous ce nom antique & vénérable en vers harmonieux.

E ij

Sous ce voile uniforme évite ( *a* ) mes regards.  
 La rive de Savoye échappant à ma vue,  
 L'onde avec le brouillard mêlée & confondue,  
 L'obscurité lugubre opposant son rideau,  
 Tout d'une immense mer semble offrir le tableau.  
 Du profond avenir, ce triste paysage  
 Présente au naturel la ténébreuse image :  
 Tantôt l'astre du jour éclairant les vallons,  
 Colorant les côteaux, dorant le haut des monts,  
 Releve des sapins la noire chevelure,  
 Par l'éclat de ses feux jouant sur la verdure :  
 Et répétant alors dans ses profondes eaux  
 Les Alpes, les forêts, les villes, les hameaux,  
 Le Léman applani par un heureux miracle, ( *b* )  
 A nos yeux abusés double encor ( *c* ) le spectacle.  
 Dans le jeune âge ainsi le prisme ( *d* ) du plaisir  
 Multiplie une erreur qu'il a soin d'embellir.

Quelquefois, quand les vents dispersant les nuages,  
 Les font errer dans l'air sur l'aile des orages,  
 Le soleil tour-à-tour disparaît à mes yeux,  
 Tour-à-tour reparait, plus vif, plus radieux.  
 Il se cache . . . il revient . . . & par des jeux sans nombre  
 Mélange les effets & du jour & de l'ombre.  
 Ici c'est un vallon dont il dore un côté,

( *a* ) *Evite* ne me paraît pas être le mot propre.

( *b* ) Cet hémistiche n'est que pour la rime ; & l'on s'en aperçoit trop.

( *c* ) Pourquoi *encor* ? Ce mot est de trop. Le spectacle était-il déjà doublé, pour qu'il le soit *encor* ?

( *d* ) Cette réflexion est naturelle & intéressante. Mais je n'aime pas le mot technique de *prisme* en poésie . . . Et comment un prisme a-t-il *soin d'embellir* une erreur ?

Tandis que l'autre encore est dans l'obscurité ;  
 Là des flots de lumière inondent les montagnes,  
 Pendant qu'un voile épais obscurcit les campagnes ;  
 Et plus loin un nuage éclipsant ses rayons ,  
 Promène lentement l'ombre de monts en monts ;  
 De l'obscur & du clair les teintes opposées ,  
 Entre l'ombre & le jour les ondes divisées ,  
 Par la mobilité de ce tableau trompeur ,  
 En amusant les yeux , parlent encore ( a ) au cœur.

Telle est, me dis-je alors , l'image de ma vie , ( b )  
 A l'instant éclairée , à l'instant obscurcie.

Le flambeau du plaisir me lance mille feux ,  
 M'embrase , m'éblouit , & je crois être heureux.  
 Mais bientôt l'infortune étendant un nuage ,  
 M'intercepte soudain ses feux dans leur passage ,  
 Et chasse de mon cœur , trop aisément séduit ,  
 Le jour le plus brillant par la plus sombre nuit.

Mais pourquoi s'occuper de ces tristes images ?  
 Pourquoi sous un ciel calme entrevoir des orages ?  
 D'un avenir voilé respectons le rideau : ( c )  
 Jouissons du présent ; le présent est si beau ! ( d )

( a ) Ce vers me paraît un peu négligé : *encore* est traînant. . . D'ailleurs le poète s'amuse peut-être trop longtemps à dessiner exactement ces jeux divers de l'ombre & de la lumière. Il est vrai qu'ils sont agréablement exprimés : mais le poète doit être le peintre & non le dessinateur de la nature. Ceci est un tableau à la manière de l'école hollandaise. Quand le *vaste livre* de la nature s'ouvre , c'est avec plus d'enthousiasme qu'il faut y lire.

( b ) J'ai beau être sévère : ce retour du poète sur soi-même me fait oublier ma critique.

( c ) Dit-on *respecter* le rideau ?

( d ) Ce vers est enchanteur pour l'oreille & pour le cœur.

Des roses du printemps parons encor nos têtes,  
Et chantons les beaux jours sans prévoir les tempêtes.

Eh quoi ! ma lyre échappe, elle glisse ; mes doigts (a)  
Immobiles, glacés, vont céder à son poids.

Quels accens ! écoutons . . . ils me charment ; c'est elle !  
Dans ce bosquet voisin , oui, j'entends Philomele.

Le souffle du zéphir balançant les roseaux ,  
Les sons que le berger tire de ses pipeaux ,  
Le murmure de l'onde arrosant (b) cette rive ,  
Captiverent toujours mon oreille attentive ;

Mais tout cède à l'attrait de ces nouveaux accens ,  
J'écoute . . . le plaisir enchaîne tous mes sens.

Souvent quand l'ombre regne en nos champs taciturnes ,  
M'arrêtant tout-à-coup dans mes courses nocturnes ; (c)

Par les sons variés de sa touchante voix ,  
Philomele me charme & m'attriste à la fois.

Tantôt je crois entendre une épouse éplorée ,  
Tenant l'urne où repose une cendre adorée ,

Aux cieux sourds à ses cris redemander en vain  
Un époux que la mort a frappé sur son sein.

(a) Le vers est bien pour la versification , parfaitement bien même : mais pour le sens , *ma lyre glisse* sans régime n'est-il pas désagréable ? *des doigts qui cedent à un poids* ne font ils pas un mauvais effet , une image manquée ? . . . Et puis , vous vous attendez à quelque chose de terrible , & il s'agit des chants du rossignol. Pour moi , je m'attendois aux roulemens du tonnerre , au sifflement de l'orage , aux accens de la tempête :

(b) Si *arroser* répond ici au mot latin *alluere* , je ne crois pas qu'il puisse s'employer en ce sens. Un fleuve *arrose* une vallée : les flots d'un lac n'*arrosent* point sa rive.

(c) Je crois que cet ablatif absolu est une faute contre la langue. On peut dire : *m'arrêtant , j'écoute Philomele ;* mais non pas : *m'arrêtant , Philomele me charme.*

Tantôt je crois ouïr cette élegie auguste  
 Que chante vers la tombe où repose le juste,  
 Un heureux habitant du céleste séjour,  
 Descendu sur la terre au déclin d'un beau jour.

Irrésistible élan du dieu de l'harmonie,  
 Au-dessus de lui-même élève mon génie,  
 Comme un torrent fougueux qui surmonte ses bords!  
 Fais que le sentiment double encor mes transports;  
 Viens, apprends à mes doigts vacillans (a) sur ma lyre  
 A porter dans les sens ce rapide délire,  
 Qui par des sons plaintifs, par des accords vainqueurs,  
 Charme, émeut, attendrit, & fait couler des pleurs.

Oui, c'est à la nature, à sa touchante étude,  
 Que je dois les plaisirs de cette solitude;  
 C'est elle qui guidait mes goûts & mes penchans,  
 Et qui dès mon berceau présidait à mes chants.  
 De l'onde du ruisseau fuyant dans la prairie,  
 Et murmurant le long de sa rive fleurie,  
 J'appris à cadencer ces faciles accords  
 Qui m'échappent sans peine & coulent sans efforts.  
 Et la voix des oiseaux errans dans les bocages,  
 Gazouillant leur bonheur à l'ombre des feuillages,  
 M'instruisit autrefois à chanter ces amours  
 Qui de notre jeune âge embellissent le cours.  
 Si les cieus irrités épouvantaient la terre  
 Par les feux de l'éclair & les coups du tonnerre;  
 Et si le lac battu, soulevé par les vents,

(a) Ces *doigts vacillans* ne me plaisent pas... Ni en général cette apostrophe. Je n'en vois pas trop l'*à-propos*. D'ailleurs, elle n'émeut point. Et toute exclamation qui n'échauffe pas, refroidit.

Mélait son bruit lugubre à leurs longs siffemens ,  
 Aux sons tremblans & sourds échappés de ma lyre ,  
 Je transmettais l'effroi que la tempête inspire ;  
 Et tous mes sens glacés du frisson de l'horreur ,  
 De cette affreuse scène admiraient la grandeur. ( a )

Quand la nuit fournissait son obscure carrière ,  
 Combien de fois , errant le long d'un cimetière ,  
 Ou tristement assis sur d'antiques tombeaux ,  
 De l'empire des morts j'ai troublé le repos !  
 Alors je pensais voir une ombre défolée  
 S'avancer lentement du pied d'un mausolée ,  
 S'approcher de ma lyre , & glissant sur ses bords ,  
 Former des sons plaintifs , tels que le chant des morts ,  
 A l'instant cet airain , dont le marteau sans cesse  
 De la perte du tems instruit notre paresse ,  
 Et nous conte chaque heure alors qu'elle s'enfuit ,  
 Ebranlé coup sur coup , m'apprend qu'il est minuit. ( b )  
 L'oiseau du deuil sortant du fond d'une mesure ,  
 S'agite , bat de l'aile , & pousse un long murmure ;  
 Et le vent qui fremit dans un arbre entr'ouvert ,  
 Siffle , & se joint encore à ce triste concert .  
 C'est là , sur ces tombeaux & parmi ces décombres ,  
 Que d'Young & d'Hervey j'interrogeai les ombres ;  
 Un crépe entrelacé de branches de cyprès ,  
 Ombrageait leur front pâle & leurs sourcils épais .  
 Un charme irrésistible auprès d'elles m'entraîne ;  
 J'aperçois dans leurs mains une lyre d'ébène ;  
 Je m'approche . . . j'écoute , & leur lugubre voix  
 En sons entrecoupés répète par trois fois :

---

( a ) Tout ce morceau me paraît irréprochable.

( b ) Ces quatre vers sont un modèle d'expression.

“ La terreur du vulgaire est le désir du sage ;  
 La mort n'est qu'un long calme après un court orage :  
 A descendre au tombeau , mortel , borne tes vœux ;  
 Creuser le sien d'avance est l'art de vivre heureux. „

Mes yeux , comme mon cœur , aiment tes voiles sombres ,  
 O nuit ! viens ; sur ma tête accumule tes ombres ;  
 Prends garde que Phébé déchirant ton rideau ,  
 Sur tes pas malgré toi n'agite son flambeau. ( *a* )  
 Mais non , ne la crains point ; bien loin de le détruire ,  
 Sa présence par-tout fait chérir ton empire ;  
 De ta robe trop noire éclairant les replis , ( *b* )  
 Elle conduit ton char dans les cieux embellis ;  
 Et ministre riant d'un monarque sévère ,  
 Elle adoucit l'horreur de ton visage austère.  
 Déjà vers l'orient , au sommet de ces monts ,  
 Dont la verte ceinture embrasse nos vallons , ( *c* )  
 Je distingue ( *d* ) . . je vois sa lueur vacillante  
 Découper de ces rocs la cime blanchissante.

( *a* ) *Clair de lune* que j'ai décrit après l'avoir observé plusieurs nuits dans une campagne au bord du lac , & dont j'ai essayé de rendre tous les détails. Il y a sans doute bien des expressions hasardées ; mais comment faire quand on n'a pas de mots propres , & quand on veut que tous ceux qu'on emploie présentent une image , comme j'ai tâché de le faire ? *Note du poète.* Oui ; mais aussi , en voulant ainsi rendre fidèlement sa sensation , on fatigue l'imagination de ses lecteurs , on fait un tableau qui manque d'ensemble , & l'on devient inintelligible à force d'exactitude. C'est ici l'un des grands écueils de la poésie descriptive. *Addition du journaliste.*

( *b* ) Ce vers fait une image charmante. Les trois suivans en sont dignes.

( *c* ) Expression heureuse.

( *d* ) Beauté remarquable de versification.

Bientôt son front tremblant par degrés s'arrondit,  
 Se dégage, paraît, s'élève & s'agrandit. (a)  
 Je te salue, ô lune ! Avance... La barrière (b)  
 S'abaisse... & devant toi s'ouvre enfin la carrière.  
 Plonge sur le Léman, regarde ses reflets  
 Multiplier ton lustre (c) & prolonger tes traits.  
 (d) Arrêtons-nous ; voyons des teintes insensibles  
 Nuancer le miroir de ces ondes paisibles.  
 À la noirceur succède un bleu qui s'éclaircit ;  
 Puis la blancheur coupant l'ombre qui l'obscurcit,  
 S'étend... & dans la course argente la surface  
 Où la lune en passant fixe & brise sa trace.  
 Son disque par zéphir balancé sur les eaux,  
 Ébranle en se jouant ses mobiles rézeaux,  
 Qui dispersant en rond des gerbes de lumière,  
 Frappent, sans l'éblouir, ma débile paupière.  
 Regardez se croiser sur ces prismes nombreux

(a) Vers très-bien fait : la gradation s'y soutient à merveille.

(b) Autre bel effet de cadence suspendue.... Et l'on peut très-bien dire que *la barrière* des nuages, ou des ombres, *s'abaisse* devant la lune.

(c) Est-ce *multiplier* qu'il fallait dire ?

(d) Ici je commence à ne plus voir. Tous ces petits effets si détaillés de clair de lune m'échappent & m'empêchent de voir le paysage en grand. Voyez le tableau que fait Thompson du clair de lune. " Sa pâle lumière flotte dans le vague des airs. Elle se coule légèrement sur les montagnes élevées & dans les vallons ombragés. Tandis que les rochers & les eaux renvoient à l'œil ses rayons tremblans, tout l'atmosphère se blanchit par le reflet immense de sa clarté argentée, qui vacille autour de la terre. „ Voilà ce que j'appelle peindre, & non pas dessiner ; lire, & non pas épeler dans le livre de la nature.

Le reflet inconstant de son front lumineux.

Il s'agite, il circule, il fointille, il ondoie; (a)

Chaque flot le reçoit, chaque flot le renvoie;

Des rayons prolongés aux deux bords du Léman

Ceignent ces flots unis d'une écharpe d'argent,

Qui dans l'éloignement plus étroite & moins vive,

S'affaiblit & s'efface en touchant l'autre rive,

Et représente à l'œil qui l'admire & la suit,

Un cône (b) étincelant dont la pointe le fuit.

O spectacle enchanteur! comme dans son passage

La lune embellit tout de sa mouvante image!

Du sommet des rochers jusqu'au fond des vallons;

Sa paisible lumière épânche ses rayons.

Voyez-la des ruisseaux illuminer la route,

Du calice des fleurs briller chaque goutte; (c)

Et dégradant son lustre à travers leurs rameaux,

Glisser de feuille en feuille au bas de ces ormeaux.

Mais un nuage approche, & lentement s'avance;

Son front à son aspect tremble & pâlit d'avance.

Tu disparais, hélas! En vain par tes efforts

Ton ennemi moins sombre a vu blanchir ses bords;

Tu décoches en vain tes fleches lumineuses;

Elles ne percent pas ces vapeurs ténébreuses.

(a) Ce vers est heureux, & ici je recommence à comprendre, à voir & à admirer. Ces rayons qui se prolongent, cette belle écharpe d'argent, cet éclat doux & paisible de la lune, sont très-bien dépeints.

(b) Un cône est encore pis qu'un *prisme*. . . Qu'y a-t-il entre le poète & le géometre?

(c) Si je veux être exact, laisserai-je passer sans une légère critique *chaque goutte du calice des fleurs*? L'expression n'est pas correcte.

Si ton disque un moment en paraît dégagé,  
 Il s'éclipse bientôt dans la nuit replongé;  
 De nouveaux ennemis s'accumulent, s'entassent,  
 Et redoublent encor (a) les ombres qui t'effacent :  
 Mais l'aiglon rapide arrive à ton secours,  
 Des nuages vaincus précipite le cours,  
 Promène en triomphant leur masse qu'il divise,  
 Les ouvre en cent endroits, les disperse & les brise.  
 Je les vois dans les cieus, je les vois dans les eaux,  
 Vainement rassembler leurs flocons inégaux,  
 Dans leur fuite forcée ombrager leur passage :  
 (b) Et noircir tour-à-tour les flots & le rivage.

Qu'il est doux, quand Phébé, reine de l'univers,  
 Monte avec majesté sur le trône des airs,  
 D'abandonner son ame au transport qui l'anime !  
 Chaque penser qui naît est un penser sublime ;  
 On dirait que le cœur, ému profondément,  
 Aux feux de la vertu joint ceux du sentiment, (c)  
 De la terrestre argille arrête l'influence,  
 Et dans l'éternité va s'enfoncer d'avance.

Un nouvel univers s'ouvre alors à nos yeux,  
 Des plaisirs inconnus nous arrivent des cieus.  
 Il semble que, brisant une pesante chaîne,  
 Notre esprit plus léger vole & plane sans peine,

(a) *Encor, soit ! . . .* Mais il me semble qu'*encor* & *encore* reviennent souvent pour remplir la cadence.

(b) Il me semble aussi que le combat de la lune & des nuages dure trop long-tems.

(c.) Il n'y a de *feux de la vertu* que ceux qu'allume le *sentiment*. Ainsi ce vers n'a point de sens : les deux suivans sont fort négligés.

Et qu'aux champs de l'éther rapidement porté,  
Il ne sent plus le poids du corps qu'il a quitté. (a)



*Lettre aux éditeurs. Suite. (b)*

VENONS présentement, messieurs, à la nuit du  
5 février.

Dès que l'auteur voulait parler du fleur (c) Durovray ci-devant procureur-général, pourquoi cache-t-il

(a) J'ai critiqué impitoyablement ces vers qui sont fort de mon goût.

*Non ita certandi cupidus, quam propter amorem.*

Et je ne critique point les autres *fugitives* ! ... Il est vrai. Qu'en concluez-vous ?

(b) M. le comte de Gallatin, dont il est fait mention page 93 du cahier de juin, est le même homme qui, devant commander environ trois cents partisans des négatifs qui devaient se rendre chez lui le soir de la prise d'armes, & n'en ayant pas vu un seul, se sauva le matin de la ville, enveloppé d'une capote de soldat de la garnison, & se rendit à Ferney, où il commanda pendant une quinzaine de jours une centaine de fuyards de son parti.

(c) Les moindres traits peuvent quelquefois déceler la partialité d'une relation. En voici un qui seul suffirait pour montrer de quelle main part celle qu'on examine. L'auteur affecte, en parlant d'un citoyen revêtu il y a peu de tems d'une des principales magistratures de l'état, de le nommer *le fleur Durovray*, tandis qu'il donne le titre de *monseigneur* à celui des citoyens négatifs qui fut blessé à l'arsenal par ses propres gens. [ M. Trembley Colladon. ] Cette petite affectation de la part d'un homme qui cherche d'ailleurs à se montrer impartial, ne fortifie pas médiocrement, aux

les tentatives que fit cet ancien magistrat pour dissiper le désordre ? tentatives qui le portèrent plusieurs fois au milieu des épées, des pelles à feu & des autres armes que les négatifs & leurs adhérens faisaient servir à la querelle. Pourquoi cache-t-il que ce fut l'idée du danger que courait ce magistrat au sein du trouble qu'il voulait appaiser, qui donna lieu au bruit d'un *assassinat*, & que lui-même fit sur-le-champ tout ce qu'il put pour désabuser ceux qui y avaient ajouté quelque foi ? Pourquoi enfin ne dit-il rien de sept à huit représentans qui furent grièvement blessés dans cette rencontre, & dont plusieurs n'avaient eu de part à la querelle que de tout faire pour la terminer ?

*A onze heures du soir l'on crut être informé que l'on avait pris les armes dans S. Gervais, & que l'on y assassinait tous les constitutionnaires.* Il est possible que les négatifs aient cru être informés de ce fait ; mais il est très-sûr que rien n'était plus faux. Des magistrats & quelques négatifs étaient dans ce moment, & depuis dix heures du soir, répandus dans les divers quartiers du bas de la ville, & il n'en est pas un qui ne puisse dire qu'avant la prise de l'arsenal & les coups de fusil tirés depuis cet endroit par les négatifs, il

yeux du philosophe & de tout homme habitué à remonter aux causes, la preuve de cet orgueil qu'on reproche depuis si long-tems, & à si juste titre, au parti négatif, & qui a été le principe du système d'usurpation qu'il a constamment suivi.

n'y avait dans le bas de la ville pas un seul homme qui fût armé.

Il est très-sûr encore , que dès les dix heures du soir plusieurs partisans négatifs s'exhortèrent entr'eux dans la rue du Grand-Mezel à s'aller armer dans l'arsenal ; qu'à cette heure il y avait déjà un homme armé avec la baïonnette au bout du fusil en faction dans le cercle négatif de la maison Labat ; qu'entre neuf & dix heures du soir divers partisans négatifs crièrent aux armes dans la rue de derriere les granges ; & que tous ceux de ce parti avaient une écharpe blanche au bras droit , & un mot du guet pour se reconnaître ; que même avant que les négatifs eussent tiré depuis l'arsenal , plusieurs autres étaient déjà rassemblés en armes au Bourg-de-Four , où ils devaient avoir des officiers à leur tête.

Ces circonstances qui furent du moins en grande partie connues des citoyens , dans le tems même où les magistrats cherchaient à leur persuader qu'il n'y avait personne d'armé dans le haut de la ville , l'invasion de l'arsenal , les coups de fusil tirés par les négatifs sur leurs propres gens croyant tirer sur les représentans : tels furent les motifs qui déterminèrent ceux-ci à prendre les armes. Quelqu'un pourrait-il trouver étonnant qu'après une telle agression , après s'être assurés que les divers rapports que leur faisaient les magistrats sur l'état des choses dans le haut de la ville n'étaient pas véritables , les représentans aient craint

pour eux-mêmes , s'ils abandonnaient les armes que leurs adversaires les avaient forcés de prendre ? Les négatifs une fois armés dans les cercles avec la plupart de leurs adhérens & de leurs domestiques , quoi de plus facile à eux , vu l'avantage que le local leur donnait , que de s'unir avec la garnison & de fondre la nuit sur les citoyens , si ceux-ci n'eussent pris le sage parti d'empêcher leur réunion ?

Après avoir inutilement demandé à divers magistrats la garde des portes & de tous les postes , les citoyens s'emparèrent de quelques pièces d'artillerie , firent les dispositions nécessaires pour la sûreté des principales avenues , se formerent en diverses colonnes & monterent ensuite pour envelopper leurs adversaires par quatre côtés différens.

Dans leur marche , ils virent plusieurs négatifs , dont les uns fuyaient & d'autres se rendaient en armes & avec leur écharpe blanche dans les endroits où ils étaient convenus de se rassembler : ils ne leur firent aucun mal , & les laissèrent se retirer chez eux en sûreté.

Deux de ces colonnes , composées l'une de soixante & l'autre de quarante à cinquante hommes , s'étant successivement avancées vers le cercle de la maison Diodati , elles y virent une troupe d'environ cent vingt hommes , composée en partie de jeunes négatifs & de natifs attachés à leur parti , en partie d'étrangers du bas étage ou de domestiques , tous armés & com-  
mandés

mandés par quelques officiers au service de France.

Cette troupe parut quelques instans vouloir résister ; mais bientôt elle changea d'avis : il se moyenna sous les yeux d'un seigneur syndic une espèce de capitulation par laquelle il fut convenu que les négatifs & leurs adhérens rentreraient dans leur cercle : lorsque le jour fut venu , ils en sortirent par petites bandes de cinq à six , accompagnés par des magistrats.

L'auteur de la relation a été mal informé , quand il a dit que toutes les armes restèrent dans la salle de ce cercle. Les représentans n'empêchèrent point leurs adversaires de les emporter ; il est au contraire certain que ceux-ci se retirèrent chez eux tout armés & la crosse haute.

A cinq heures du matin ou environ , le conseil accorda aux citoyens la garde des portes & de tous les postes de la ville , & ils la conserverent jusqu'au 17 février , jour auquel l'état ordinaire & naturel des choses a été complètement rétabli. Durant ce tems , les négatifs sont demeurés dans la ville sans pouvoir en sortir ; & à la réserve de cette précaution que les représentans crurent devoir prendre pour leur sûreté commune , les négatifs ont joui dans la ville de la plus entière liberté. Il serait même impossible à l'homme le plus prévenu , de citer un seul fait , par lequel , depuis que les représentans ont eu la garde de la ville , la sûreté ou la propriété de qui que ce soit ait été même un seul instant compromise. On ne fait lequel mérite

Juillet 1781.

F

le plus d'admiration , ou de la promptitude & de l'ordre que les citoyens ont mis dans cette expédition , ou de l'extrême modération avec laquelle ils ont usé de leur supériorité. Ce qui étonne le plus dans cette première circonstance , c'est qu'il est notoire que les citoyens avaient été attaqués , & qu'au moins la moitié d'entr'eux , & dans ce nombre plusieurs des plus zélés , passèrent la nuit dans leurs lits , ignorant absolument cette prise d'armes.

Quant à la modération , les citoyens de Geneve en ont déjà donné bien des preuves. Quoiqu'en plus d'une occasion ils aient triomphé de leurs adversaires , jamais ils ne se sont livrés aux actes que devaient leur inspirer le ressentiment & la vengeance (a). Cependant , messieurs , si l'on réfléchit à la nature des dissensions qui agitent cette république , au péril dans lequel elles ont mis son indépendance , aux événemens affligeans qui ont marqué le commencement de cette année , à la part plus ou moins directe que les négatifs y ont prise , il n'est pas d'homme désintéressé qui n'admire ce peuple qui , se voyant maître

---

( a ) Cette observation fait pleinement tomber l'insinuation de quelques hommes injustes qui ont osé avancer que la modération des citoyens a été chez eux l'effet de la crainte que leur inspire la protection dont la cour de France honore les négatifs. Cette protection n'existait ni en 1734 , ni en 1737 ; elle parut retirée en 1768 , & chacun fait avec quelle générosité les citoyens se sont conduits envers leurs adversaires à ces trois époques.

de ceux dont il croit avoir tant à se plaindre , ne leur fait pas éprouver le plus léger mauvais traitement.

Ce qui augmente encore l'étonnement , c'est que depuis long-tems les négatifs , se reposant sur les mesures qu'ils avaient prises pour s'assurer de la force physique intérieure , se croyaient réellement les plus forts , ou du moins affectaient à tous momens de le dire. Deux ou trois jours avant cet événement , divers négatifs avaient témoigné quelques inquiétudes à l'un de leurs principaux chefs , sur le cas d'une prise d'armes. *Tranquillisez-vous, messieurs* , leur répondit-il, *tout est prévu , tout est arrangé , nous sommes incontestablement les plus forts*. Le matin même de la prise d'armes , un des principaux négatifs n'avait pas fait difficulté de dire dans le conseil des Deux-cents : *Les représentans se croient les plus forts ; ils se trompent ; nous avons des ressources & des forces dont ces messieurs ne se doutent pas*.

Sur quoi reposait une opinion aussi erronée ? C'est ce qu'il s'agit d'expliquer. La république de Geneve renferme différens ordres d'individus : les *citoyens* , les *bourgeois* , les *natifs* , les *habitans de la ville* , & les *sujets de la campagne*. Les citoyens & les bourgeois seuls ont part à l'administration politique , & c'est dans leur assemblée générale , connue sous le nom de *conseil général* , que réside la *souveraineté*.

Dans l'intention où étaient les négatifs de changer le gouvernement de leur patrie , il ne leur suffisait pas

d'intéresser à leur cause des puissances étrangères , il fallait encore qu'ils se ménageassent un appui auprès de cette partie de la nation qui , moins avantageusement favorisée par la constitution de l'état que les citoyens & bourgeois , était par-là même plus portée à desirer des changemens , dans lesquels on lui aurait fait trouver l'augmentation de ses avantages : cette vue avait le triple effet d'inspirer aux citoyens la crainte de voir tourner contr'eux le plus grand nombre des individus de l'état , de favoriser toujours plus l'intervention des puissances en la représentant comme l'objet des vœux de toute la nation , & de faire tomber sans retour cet intérêt que les étrangers ne peuvent refuser à une cause qu'ils envisagent comme celle du peuple.

Tel étant le but des négatifs , il fallait amorcer les natifs & habitans , offrir des avantages à la masse , gagner les individus par des services , par des caresses , par cette séduction des manières que les aristocrates regarderaient comme une bassesse dans les tems ordinaires , & qui ne paraît rien leur coûter quand l'intérêt de leur ambition les oblige à y recourir : tous ces moyens ont été mis en œuvre.

Quant aux avantages offerts à la masse des natifs & habitans , ils se sont réduits à quelques objets d'utilité pécuniaire , que les négatifs regardaient comme indifférens pour leur fortune , ou à quelques emplois militaires , à la concession desquels ils se croyaient assurés

quē les citoyens ne donneraient jamais leur aven (a).  
Ce qui était vraiment essentiel pour les natifs ; ce qui

---

(a) Dans la république de Genève, comme dans les autres états Suisses, chacun est enrôlé dans quelque corps militaire & tenu à y faire son service. Par la loi, les officiers de ces corps, tant ceux qu'on appelle à Genève *officiers-majors* ou *officiers à haute-col*, que les *bas-officiers*, tels que les *sergens* ou *caporaux*, ne peuvent être que des citoyens ou bourgeois. Les aristocrates ayant réussi dans le siècle dernier à se faire donner presque exclusivement toutes les places d'*officiers-majors*, celles des *bas-officiers* cessèrent d'être pour les autres citoyens un objet d'émulation. L'aristocratie en profita au commencement du siècle, en donnant ces places aux hommes qui paraissaient lui être le plus attachés, non-seulement parmi les citoyens & bourgeois, mais parmi les natifs, les habitans, & même les étrangers. Cet abus ayant été réformé en 1730, & les citoyens ayant eu dès lors plus de facilité pour parvenir aux places d'*officiers-majors*, ont fait plus de cas de celles de *bas-officiers*, qui par le fait sont un degré pour parvenir aux autres. C'est ce qui a fait présumer aux négatifs que les citoyens ne consentiraient jamais à admettre les natifs aux places de *bas-officiers*, & en conséquence ils leur en ont offert un certain nombre dans chaque compagnie.

Un arrangement pareil ne pouvant avoir lieu que par une loi, il devait, selon les négatifs, arriver l'une de ces deux choses : ou que les citoyens refuseraient de communiquer aux natifs le droit de parvenir à ces places, & dans ce cas ils s'en faisaient des ennemis ; ou qu'ils y consentiraient, & alors les natifs ayant simplement le droit de devenir *bas-officiers*, mais non *officiers-majors*, le nombre des concurrents que les négatifs auraient à surmonter pour parvenir à ces dernières places diminuant, l'accès leur en devenait nécessairement plus facile, & ils gagnaient réellement quelque chose de très-intéressant pour l'amour-propre, tout en paraissant généreux.

Les citoyens n'ont point donné dans ce piège. Par l'édit du 10 février, les natifs ont été admis, dans chaque com-

seul pouvait leur assurer un état honorable & sûr dans leur patrie, la facilité de l'accès à la bourgeoisie, ils l'ont constamment refusé ; car on ne regardera pas comme une facilité le consentement qu'ils ont donné à ce que les réceptions annuelles de cinq natifs à la bourgeoisie, établies par l'édit du 11 mars 1758, devinssent *gratuites*. Le desir qu'ont toujours eu les aristocrates de réduire autant qu'ils pourraient la bourgeoisie, montre assez que si cette loi eût été acceptée, ils s'en seraient servis pour resserrer le nombre des admissions, en ne donnant la bourgeoisie qu'à des célibataires, à des vieillards, & en général qu'à des personnes qui ne laissaient après elles aucune suite, & dont la promotion n'aurait par-là même point du tout contribué à lier les natifs aux citoyens. (a)

pagnie, à un certain nombre de places d'*officiers* sans aucune distinction entre les places d'*officiers-majors* & celles de *bas-officiers* ; & l'on a consacré, pour le choix de toutes ces places, une forme déjà fixée par l'usage & convenable à tous égards dans un état libre, en admettant en cas de vacance, l'assemblée des officiers de chaque corps à faire une nomination de sujets éligibles en nombre double, sur laquelle le petit conseil fait ensuite son élection.

(a) Pour éclaircir cette réflexion, il est essentiel d'observer que, tant que les promotions de bourgeois seront entre les mains d'un corps qui se croira intéressé à les diminuer, il vaut mieux qu'elles se fassent moyennant finance que gratuitement. Dans le premier cas, le corps électeur ayant à choisir entre ceux qui se présentent, & nul homme n'étant présumé vouloir faire un sacrifice quelconque d'argent pour acquérir une bourgeoisie, s'il n'a des héritiers à qui il puisse la transmettre, il est probable que les élections

Quant aux services , aux caresses & à tous ces moyens qu'on emploie toujours avec tant de fruits auprès des gens d'un état inférieur , quoique les négatifs ne paraissent pas avoir rien négligé , quoique plusieurs d'entr'eux se soient épuisés , ou considérablement gênés en souscriptions pour des repas , des habits & des secours pécuniaires ; quoique quelques-uns même aient poussé la condescendance jusqu'à former d'étroites relations avec quelques-uns de leurs principaux adhérens , à les recevoir dans leurs maisons , dans leurs cercles , à fréquenter les leurs & à partager leurs plaisirs , tout cela n'a que faiblement opéré. Cette conduite contrastait si fort avec le caractère habituel du parti , avec la manière dont ceux qui le composent envisagent ordinairement tout ce qui ne leur appartient pas , que loin de pouvoir flatter l'amour-propre de ceux qui savent remonter aux causes , elle devait naturellement opérer un effet contraire sur tout homme que la passion n'aveuglait pas.

Cependant les soins des négatifs n'avaient pas été complètement sans succès ; ils avaient réussi à s'attacher plusieurs natifs & habitans : mais à la réserve d'un très - petit nombre qu'une ancienne rivalité &

---

porteront toujours sur des hommes qui auront des enfans. Dans le second cas , le corps électeur pouvant choisir indifféremment sur tous les sujets éligibles , il n'est pas douteux qu'il ne préfère ceux dont le choix favorisera le plus son système.

d'injustes ressentimens tenaient éloignés des citoyens , c'était en général la partie la moins éclairée & la moins recommandable de cette classe. Pour se faire un mérite auprès de leurs protecteurs , ils attiraient tous ceux qu'ils pouvaient dans leurs cercles , sur-tout parmi cette foule d'étrangers dont Geneve abonde & qui y exercent les travaux les moins relevés ; ils prenaient soigneusement leurs noms & en avaient fait des listes , au moyen desquelles les négatifs se croyaient sûrs d'avoir environ 1800 natifs ou habitans pour les soutenir. Il est aisé de concevoir tout ce que de pareilles manœuvres pouvaient donner de chaleur & d'effervescence à des gens qui ne voient que le bien particulier du moment. Flattés d'être ainsi accueillis , fêtés , caressés par des hommes qu'ils regardaient comme leurs supérieurs , sûrs d'en être soutenus quand ils commettraient quelques écarts , ils multipliaient sans cesse à l'égard des représentans les provocations , les agressions , les insultes. C'est ainsi que fut amenée la prise d'armes du 5 février.

Un tel état des choses était trop alarmant pour les citoyens , trop destructif de la tranquillité , de la sûreté publique , pour qu'il ne fût pas de leur devoir d'y mettre fin pour toujours. Quel cas aurait-on fait d'eux s'ils n'eussent profité de la supériorité qu'ils avaient obtenue pour ôter sans retour à leurs adversaires tout moyen de troubler l'état , en intriguant de nouveau auprès des natifs & des habitans ? D'ailleurs cette classe

d'individus , quoiqu'inférieure aux citoyens quant aux droits politiques , a mille rapports nécessaires avec eux : liaisons de parenté , d'amitié , de société , de commerce , tout se réunissait pour la rendre intéressante & chère aux citoyens : tout leur faisait une loi d'attacher au sort de la patrie le plus grand nombre de ses enfans , & d'établir enfin entre les diverses classes cette correspondance mutuelle d'obligations & d'intérêts , qui dans un état républicain contribue si fort au bonheur public.

Tel est le but de l'édit sanctionné le 10 février 1781 par le conseil général de la république , & par lequel tous les droits utiles de la bourgeoisie sont communiqués aux natifs , & plusieurs d'entr'eux aux simples habitans & aux sujets même de la république. Les natifs y sont admis aux places d'officiers militaires par une voie naturelle & républicaine. L'accès à la bourgeoisie y est ouvert aux talens , aux vertus , à la bonne conduite & à l'ancienneté des familles , d'une manière également honorable pour les natifs , avantageuse pour les mœurs , & qui a pour but d'exciter l'industrie , d'encourager les pères à donner une éducation toujours meilleure à leurs enfans , & de nourrir chez tous les individus une noble émulation du bien public. Toutes les parties vraiment intégrantes de cette petite république se trouvent liées entr'elles par cet édit. Edit de fraternité , de bienfaisance & de paix , qui donne à la république une base plus solide , & qui doit à jamais honorer le nom *Genevois*. Geneve , le 14 juin 1781.

*Préface de l'ouvrage intitulé : Réflexions philosophiques sur le plaisir , par un célibataire.*

**L**E morceau qu'on va lire est la préface d'un ouvrage sur les femmes , annoncé depuis long-tems , & vivement attendu par cette portion indulgente du public , qui se plaît à encourager les efforts de la jeunesse. L'auteur avait même promis solennellement de le faire paraître en février 1781 ; mais des occupations forcées & imprévues ne lui permettent pas de tenir parole : il aime mieux y manquer , ou du moins en reculer l'effet , que de présenter à ses lecteurs un croquis informe & peu digne de leur attention ; car ce serait mal répondre à l'empressement du public que de lui donner une ébauche pour un ouvrage. Cependant , pour le mettre en quelque sorte à portée de juger par anticipation , l'auteur publie ici la préface de cet ouvrage , telle qu'elle sera imprimée dans le tems ; il profitera avec reconnaissance des réflexions que cette lecture pourra faire naître , & qu'on pourra lui faire passer , soit par la voie de ce Journal , soit à l'adresse du sieur Dessenne , libraire au Palais-Royal , à Paris.

**L**E célibataire , auteur de cet ouvrage , ne ressemble point à l'être inconséquent & frivole qui paraît quelquefois sous ce titre au théâtre. Loin d'être aussi peu stable dans ses principes , aussi inconséquent dans ses

actions que le héros de M. Dorat, il s'est fait de son système un plan raisonné & suivi, que les actions de sa vie n'ont point encore démenti & ne démentiront jamais. Il est dans le véritable point de vue où l'on doit être pour bien juger des femmes ; c'est-à-dire, qu'elles ne lui ont jamais fait assez de bien ni assez de mal pour qu'il puisse s'en louer, ou pour qu'il ait droit de s'en plaindre. Il est donc absolument désintéressé dans la cause ; & quoique son opinion sur le sexe soit le fruit de dix années de réflexions, il verra sans peine quelqu'un s'élever pour les combattre. C'est du choc des opinions que naît la vérité ; & son état, ses sentimens & sa conduite ont prouvé depuis long-tems qu'il a tout sacrifié pour elle.

On taxera sans doute son entreprise d'imprudence & de témérité ; & il convient en effet qu'il faut être un peu cinique pour écrire contre les femmes dans le sein de Paris : c'est briser en quelque sorte leurs statues au milieu même de leur temple.

Mais loin de s'effrayer des vaines clameurs d'un tas de femmelettes & de petits-mâîtres, nous regarderons leurs cris impuissans comme les éloges les plus flatteurs de cet ouvrage. Heureux si nos efforts n'ont point été vains, & si les femmes, réfléchissant une seule fois sur leurs devoirs & leurs obligations, s'aperçoivent enfin que les hommages qu'on leur rend ne sont qu'un persiflage continu, & que tel homme qui leur jure un amour éternel, court l'instant d'après se moquer avec d'autres de leur ridicule crédulité ! Pour nous, qu'au-

un intérêt n'oblige à leur cacher la vérité , nous nous ferons toujours un devoir sacré de la leur dire , vout lussent-elles même ne pas l'entendre. Nous leur prouverons par-là que nous les aimons pour elles-mêmes , & que si elles suivaient nos avis & nos conseils , leur amour-propre y gagnerait comme leur vertu.

Un auteur estimable a composé un livre dans cette vue ; il a pour titre , *l'Ami des femmes* : mais il a traité ce sujet plus en moraliste qu'en littérateur. Nous ne suivrons pas la même route , & nous espérons dans le cours de celui-ci montrer plus souvent encore l'homme de lettres courageux que le philosophe sévère.

Un autre homme de lettres , membre d'une célèbre académie , & auteur de dix volumes de discours éphatiques , que beaucoup de gens ont pris pour de l'éloquence , a traité aussi ce sujet. Il a écrit sur les femmes , mais *in genere laudativo*. Nous tâcherons d'éviter ce style dans notre ouvrage , & sur-tout ce ton d'afféterie maniéré , qui dépare celui de M. Thi . . . , tant il est vrai qu'on ne doit jamais sortir de son caractère , & qu'un phrasier emphatique ne fera jamais un homme galant , *Sumit materiam* , &c.

Si l'on s'attend à trouver ici une satire amère des femmes , on se trompe ; & les personnes qui ne rechercheraient ces réflexions que pour cela , peuvent se dispenser de les lire. On a tâché de se renfermer dans les bornes étroites d'une critique judicieuse & éclairée , & sur-tout dans celles de l'honnêteté , dont les gens de lettres n'auraient jamais dû sortir.

Cet ouvrage est annoncé depuis si long-tems dans le public , que nous sommes réellement honteux de le publier aussi tard , & d'avoir tant fait attendre un livre qui ne mérite pas sans doute l'empressement flatteur que l'on a montré de le voir paraître ; mais le genre & la nature de nos occupations sont tels que , sans l'engagement formel que nous avons pris avec le public dans la préface d'un autre ouvrage , ( *a* ) nous aurions peut-être été forcés de retarder encore la publication de celui-ci.

Quoique ces réflexions ne soient pas la première production littéraire de l'auteur , ( *b* ) on peut cependant les regarder en quelque sorte comme son début dans une carrière où les succès ne sont pas toujours les preuves du talent , comme ils en deviennent quelquefois la récompense , & dans laquelle il paraît plus aisé d'obtenir des suffrages que de mériter des éloges. Il ose donc solliciter l'indulgence des lecteurs , & surtout de cette partie éclairée du public qui ne se fait point un jeu barbare d'humilier les instrumens de ses jouissances , & qui préfère le sentiment flatteur qui encourage toujours , à la justice sévère qui rebute souvent.

Nés avec un goût décidé pour les beaux arts , nous nous sommes vus , dès nos plus jeunes années , en-

( *a* ) *Le Fakir*.

( *b* ) On fait qu'il s'est occupé long-tems , conjointement avec un homme de lettres très connu , d'un ouvrage dont le public a paru regretter la suppression , & qui est demeuré en estime chez les gens de lettres , &c. Voyez aussi *le Fakir* , conte en vers , & qui a paru à la fin de 1780 , &c.

traînés par une impulsion irrésistible dans la carrière des lettres. C'est en les cultivant que nous avons cherché le bonheur & le repos ; & si nous n'y avons pas trouvé l'un , nous pouvons assurer au moins que nous y avons rencontré l'autre. La littérature est devenue pour nous une amie éclairée & sensible , qui , nous délivrant du joug des passions dans un âge où l'on ne se soustrait guere à leur empire , nous a conduits par des sentiers de fleurs à cette philosophie douce & tranquille , qui jouit de tout sans s'affliger de rien , & qui , respectant les mœurs & la religion , liens sacrés de toute société , nous fait un devoir d'aimer les hommes sans les craindre , & de vivre avec eux sans les haïr. C'est , aidé du secours de cette philosophie , bien différente de celle du jour , qui voit sans passion , qui juge sans intérêt & qui observe sans trouble , que nous avons étudié le cœur d'un sexe qui fait ou la félicité ou le malheur de l'autre. Nous avouons que ce n'a pas été sans peine ; car s'il se cache aux yeux même de l'amant , à combien plus forte raison ne cherchera-t-il pas à se soustraire à ceux de l'observateur ! Nous osons dire cependant que nos recherches n'ont pas été vaines ; & nous n'aurons qu'à nous féliciter , si elles peuvent contribuer au bonheur de celles qui en ont été l'objet , & garantir de pièges séducteurs & dangereux les hommes que rien n'a pu encore corriger , & qui se livrent au péril avec plus de sécurité que jamais. Ah ! quand l'intérêt & le soin de leur bonheur les engageront-ils à préférer la douce amitié à l'amour toujours terrible , &

comme nous le difait quelquefois un homme aimable ;  
( a ) quand feront-ils perfuadés que les goût feuls peuvent nous rendre heureux , mais jamais les paffions ? ..

Le but de cet ouvrage étant de rendre les femmes meilleures & les hommes plus fages , nous nous fommes fait un devoir de le publier , bravant ainfi les fatyres & les inductions malignes qu'on cherchera & qu'on a déjà cherché à tirer de notre façon de penfer à cet égard. Il eft bon d'apprendre une fois pour toutes à ceux qui feignent de l'ignorer , que le censeur des femmes n'en eft pas l'ennemi , & qu'on peut n'être point libertin , fans s'exposer à passer pour pis encore. Les hommes seraient bien malheureux , s'ils n'avaient qu'à choisir dans cette déplorable alternative.

En déclarant que nous méprifons la fatyre , nous croyons devoir ajouter que nous refpectons la critique : outre qu'elle eft utile aux talens comme aux ouvrages , il serait ridicule de chercher à nous y foustraire , après l'avoir autrefois exercée nous-mêmes. Nous nous faisons donc un devoir de profiter de celles dont on voudra bien honorer cet ouvrage ; mais nous nous imposons en même tems la loi de n'y jamais répondre.

Avant de terminer cette préface , déjà trop longue peut-être , qu'on nous permette une réflexion. Les femmes feront-elles en droit de méprifer les avis d'un homme qui n'a d'autres miffions que fon zele pour leur en donner , ou prendront-elles le parti le plus fage fans

---

( a ) M. W. . . . . de l'ac. fr.

doute , & lui d'en profiter ? Nous n'osons décider une question aussi délicate ; mais nous prévoyons à peu près quel sera le sort de ces réflexions. Leur sévérité excitera d'abord une réclamation générale de la part de celles qui en auront été l'objet. Peu à peu elles y penseront moins , & finiront sans doute par oublier des avis salutaires , & dormés sans s'en fies. Il nous restera dans cet oubli au moins une consolation ; celle de penser qu'il ne fera point général , & que les femmes sensées ( car il en est encore même à Paris ) réfléchiront sur les motifs de l'auteur , sur le but de ses travaux , sur l'objet de ses occupations , & que rendant hommage aux uns & justifiant l'autre , elles seront voir qu'il n'a point été vain. Puisse cette réflexion ne point leur échapper ! Elles nous remercieront quelque jour de leur avoir dit aujourd'hui des vérités dures , & d'avoir essayé de les conduire par des sentiers d'épines dans la route d'un bonheur durable , partage & récompense de la vertu.

Par M. G. D. L. R.

## T A B L E.

|                                                                                                       |        |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| <i>Ouvrages de J. J. Rousseau.</i>                                                                    | Page 3 |
| <i>Tableau de Paris.</i>                                                                              | 23     |
| <i>Pièces intéressantes &amp; peu connues , &amp;c.</i>                                               | 49     |
| T H É A T R E S.                                                                                      |        |
| <i>Lettre à M. le chevalier de S... officier aux Gardes Suisses.</i>                                  | 62     |
| P I E C E S F U G I T I V E S.                                                                        |        |
| <i>Fragments sur le lac Léman.</i>                                                                    | 67     |
| <i>Lettre aux éditeurs Suite.</i>                                                                     | 77     |
| <i>Préface de l'ouvrage intitulé : Réflexions philosophiques sur le plaisir , par un célibataire.</i> | 90     |

---



---

# NOUVELLES

## POLITIQUES.

---



---

### TURQUIE.

**C**ONSTANTINOPLE. Le capitán bacha a mis à la voile le 7 mai avec sept vaisseaux de ligne & cinq galères. La disette de matelots l'a empêché d'en équiper un plus grand nombre. Il a dirigé sa route vers l'Archipel, où l'on dit qu'il va pour lever le tribut ordinaire. Ses instructions doivent aussi porter de chasser tous les corsaires de ces parages.

Cette capitale est à la veille d'éprouver une très-grande disette, qui pourrait avoir des suites fâcheuses. Le mauvais plan du grand-visir précédent pour son approvisionnement en est la cause ; il forçait les marchands qui se rendaient ici, à baisser le prix de leurs denrées, sans prévoir que cette violence devait nécessairement les éloigner de cette capitale ; en sorte qu'aujourd'hui, écrit-on du 12 mai, il n'y a pas de comestibles pour plus de trente jours dans cette ville ; les districts voisins sont aussi dépourvus, plusieurs navires chargés de grains ont péri dans les tempêtes qui se sont fait sentir sur la mer Noire plus fréquemment cette année que les précédentes. Le nouveau grand-visir s'occupe des moyens de ramener l'abondance, & il a déjà expédié des navires dans différens endroits, pour y charger des provisions.

De nouveaux troubles se sont élevés en Egypte. Un prince de ce pays, nommé Ismael-Bey, enfermé  
*Juillet 1781.* G

dans les prisons d'Andrinople , a trouvé moyen de s'échapper & de repasser en Egypte. Après avoir obtenu des secours des Arabes , il a attaqué Murat-Bey , l'a battu & obligé de s'enfermer dans la forteresse du Caire. .

### R U S S I E.

*Pétersbourg.* Le baron de Heekeren de Brantzenbourg , ambassadeur extraordinaire des Provinces-Unies , se dispose à retourner en Hollande ; il a déjà eu son audience de congé de l'impératrice. Outre le présent ordinaire de huit mille roubles , il a reçu des mains du vice-chancelier une riche tabatiere d'or garnie de brillans. Le baron de Wassenaar restera encore ici ; il a loué le palais du prince Reprin pour deux ans.

La flotte de l'amiral Suchotin est prête à mettre en mer ; on ignore si elle fera voile pour la mer Méditerranée , ou si elle croîsera dans celle du Nord.

On leve ici deux nouveaux régimens de hussards , qui seront chacun de six cents chevaux. Nombre d'Allemands & de Polonais se présentent pour prendre service dans ces corps , que l'on croit destinés pour les environs d'Astracan.

M. de Bulgakow se disposait à partir la nuit du 8 juin pour se rendre à Constantinople , où il doit remplacer M. de Stachieff en qualité d'envoyé extraordinaire de cette cour à la Porte Ottomane ; il avait déjà pris congé de l'impératrice le 31 du mois précédent.

### D A N E M A R C K.

*Coppenhague.* On conduisit le 7 juin sur le soir à la citadelle de cette ville , sous une forte escorte , le chambellan Beringschiold. On dit qu'il fut mis dans la chambre que le malheureux comte de Brandt occupait il y a quelques années , & qu'on lui a mis les fers aux mains & aux pieds. On prétend que l'on prépare plusieurs autres appartemens destinés à des prisonniers.

d'état. On ignore ce qui a donné lieu à cet événement; mais on se rappelle qu'il eut une très-grande part à la révolution du 17 janvier 1772, & qu'il reçut alors l'ordre de quitter cette capitale, avec défense d'y revenir sans une permission expresse.

On mande d'Elseur qu'il était parti de ce port une flotte marchande de trente navires destinés pour les ports d'Angleterre, sans aucun convoi.

### A L L E M A G N E.

*Vienne.* S. A. R. madame l'archiduchesse Marie-Christine, gouvernante-générale des Pays-Bas Autrichiens, & le duc de Saxe-Teschén, son époux, sont partis d'ici le 3 juin pour Bruxelles. Comme LL. AA. se proposent de s'arrêter dans quelques cours d'Allemagne; on ne croit pas qu'elles arrivent à leur destination avant le commencement du mois suivant.

*Hambourg.* On dit que le roi de Prusse ayant désiré d'entrer dans l'alliance des puissances confédérées pour la neutralité armée, l'acte d'accession de S. M. a été signé formellement à Pétersbourg, par les ministres de l'impératrice & le comte de Gortz, envoyé extraordinaire du roi. Cette accession, si elle a lieu, donnera certainement plus de consistance à la confédération des puissances neutres.

Selon des lettres de Stockholm du 5 juin, le baron de Keller, envoyé extraordinaire de Prusse auprès de la cour de Suède, ayant présenté un mémoire au ministère de cette cour, dans la vue de procurer au pavillon Prussien la protection & l'assistance des vaisseaux de guerre Suédois, en a reçu une réponse très-satisfaisante.

### I T A L I E.

*Livourne.* Les corsaires Anglais respectent aussi peu le droit des gens sur la Méditerranée que sur l'Océan. On écrit de ce port, en date du 10 juin, que l'un

d'eux , nommé l'Anne , venait de s'emparer d'un bâtiment Danois venant de Smyrne & Salonique , avec un chargement de diverses marchandises destinées pour Ostende.

On écrit de Milan qu'un paysan cru mort dans un lieu appelé Gorgenzola , fut porté le même soir à l'église paroissiale. Le lendemain matin , comme on procédait à son ensevelissement , on le vit tout-à-coup lever la tête hors du cercueil. Tous ceux qui assistaient à cette cérémonie , épouvantés de cet aspect , prirent la fuite : le paysan lui-même se leva , courut à une fontaine , où il se désaltéra. Il a été ensuite conduit dans un hôpital , où il a reçu tous les secours dont il avait besoin. Cet événement , moins rare peut-être qu'on ne le croit , sert à prouver combien il serait intéressant pour l'humanité que dans tous les états policés on fît des réglemens qui prévinsent les abus qui peuvent résulter des enterremens précipités.

#### E S P A G N E.

*Cadix.* La flotte de D. Louis de Cordova est rentrée dans cette baie , devant laquelle elle a paru le 7 juin , & où elle acheva de mouiller entièrement le lendemain. Elle a amené cinq navires Hollandais de la compagnie des Indes , qu'elle avait rencontrés. Ils avaient été avertis par un bâtiment Portugais de la déclaration de guerre de la part de l'Angleterre. A deux journées de ce port ils firent la rencontre d'un corsaire Anglais qui parla avec eux ; ils étaient alors au nombre de six : le corsaire leur offrit de leur donner un passeport s'ils voulaient permettre qu'il emmenât un de leurs navires ; mais ayant répondu par quelques volées à cette offre , il courut sur le vaisseau le plus éloigné , & le maltraita si fort avant qu'on pût le défendre , que l'on fut contraint de le couler bas , après en avoir tiré l'équipage & la meilleure partie de la cargaison.

On prétend que la flotte ne restera dans le port que le tems nécessaire pour renouveler ses provisions. Elle devait remettre en mer le 25 juin au plus tard : c'était du moins le sentiment des principaux officiers.

On a reçu à Madrid des nouvelles de Pensacola par un paquebot de la Havanne, arrivé à Saint-Sebastien. Le journal que l'on a des opérations de D. Bernard Galvez, va jusqu'au 4 avril. La garnison de la place a fait une sortie dans laquelle elle a fait une très-grande perte, pendant que de notre côté elle se réduisait à trois hommes & le colonel du régiment du roi. D. Bernard ayant permis, sur les vives instances de l'officier qui commande les bâtimens armés, qu'il s'avancât pendant la nuit dans la baie, il parvint à enlever une frégate de 26 canons & trois autres navires. Le général a été informé par des déferteurs, que le gouverneur de la place avait résolu de brûler la seconde frégate & tous les autres bâtimens qui sont dans le port, si les Espagnols venaient à se rendre maîtres du fort Saint-George, parce qu'alors il lui serait très-difficile de soutenir le siege encore long-tems.

Au reste, on était peu avancé le 4 avril, quoique l'on battît le fort Saint-George qui commande la baie. Les approches de la ville sont fort difficiles, à cause des eaux dont elle est environnée, & l'on manque de plusieurs objets nécessaires pour pouvoir l'attaquer en regle. On espere cependant que l'arrivée de M. de Solano, en ôtant au commandant Anglais tout espoir d'être secouru, rendra ce siege moins long & moins meurtrier.

Gibraltar est toujours investi ; mais le feu des lignes Espagnoles s'est fort ralenti, & celui des Anglais a redoublé d'activité ; ils firent sur-tout un feu terrible le jour de l'anniversaire du roi d'Angleterre, mais sans faire beaucoup de mal.

Le roi a nommé le duc de Crillon lieutenant-général des armées de S. M. pour commander le corps de troupes qui doivent s'embarquer à Cadix. On ne connaît point la destination de cette armée ; les uns croyaient qu'elle serait pour Buenos - Ayres , d'autres pour la Jamaïque ; aujourd'hui on la fait aller à Gibraltar , ou dans l'isle de Minorque.

### A N G L E T E R R E.

*Londres.* Le 27 juin , il a paru une gazette extraordinaire de la cour , par laquelle on a été informé que le capitaine Smith , arrivé depuis peu des isles , a apporté la nouvelle d'un combat entre l'amiral Hood & M. de Grasse , dans lequel il paraît que le premier a eu du désavantage , & que le second , malgré les efforts de l'amiral Anglais , a fait entrer tout son convoi au Fort-Royal. Au reste , le capitaine Smith a été contraint dans sa traversée de jeter ses dépêches en mer , & de rapporter de mémoire tout ce que la cour a publié à cette occasion. On est fort inquiet que ce combat n'ait eu des suites fâcheuses.

On parlait beaucoup d'une descente des Français à l'isle Sainte-Lucie : on prétendait même qu'elle avait été prise ; mais aucune nouvelle postérieure ne l'a confirmé.

Le major-général Philips est mort le 16 mai d'une fièvre intermittente. Cette mort met l'armée de Virginie sous le commandement du général Arnold. On craint beaucoup qu'il n'ait pas la confiance des troupes à la tête desquelles il se trouve , ni celle du chevalier Clinton qui , dit-on , s'est décidé à envoyer le général Robertson. On desire fort que lord Cornwallis puisse pénétrer bientôt jusqu'à eux , pour prendre le commandement , afin de prévenir les mésintelligences qui pourraient se soulever entre ces deux généraux.

Les nouvelles des Indes ne sont pas satisfaisantes.

On dit que la compagnie a reçu le 2 juillet des dépêches en date du 23 février. Les officiers supérieurs se plaignent également de l'amiral Hughes & du conseil de Madras. Un excès de hauteur de part & d'autre a privé la côte de Coromandel des secours qu'elle devait attendre des vaisseaux du roi. L'amiral a feint d'être nécessaire à Bombay, où l'on n'avait aucun besoin de sa présence. On craint que les Français n'envoient des troupes de l'isle Maurice, pour les faire agir de concert avec Hyder-Aly.

La grande affaire du renouvellement de la chartre de la compagnie des Indes est enfin terminée; au lieu de 600000 liv. sterling que demandait lord North, il s'est borné à celle de 402000.

Le lord North a enfin obtenu de l'assemblée nationale toutes les sommes qu'il a demandées; elles montent à 23766093 liv. sterling; ensuite de quoi il a fermé son budget.

#### F R A N C E.

*Versailles.* La grossesse de la reine a été déclarée, & le roi en a averti M. l'archevêque de Paris, qui a aussi-tôt donné un mandement par lequel il ordonne que l'on fasse dans toute l'étendue de son diocèse les prières d'usage en pareil cas. Cet événement remplit de joie toute la nation Française, si connue par son attachement pour le sang de ses rois.

*Brest.* L'escadre aux ordres de M. de Guichen est partie le 23 de juin; on croit qu'elle doit se réunir à la flotte Espagnole de Cadix, pour croiser de conserve pendant l'été, & intercepter les convois ennemis.

On attend avec la plus grande impatience des nouvelles de M. de Grasse: on ne doute pas qu'il n'ait acculé l'escadre Anglaise de manière à lui interdire tout retour à Sainte-Lucie, ou même à la faire tomber sous le vent; ce qui le rendrait maître de faire tout ce

qu'il voudrait aux Antilles. On est persuadé qu'il y a eu une seconde action : ce qui prouve que les deux flottes ne sont point rentrées dans leurs ports respectifs.

C'est le corsaire Américain le *Pilgrim* qui a pris la corvette qui portait en Angleterre la nouvelle du combat du 29 avril ; ce corsaire est arrivé dans ce port le 27 juin , & avait effectivement sur son bord un officier de la marine Anglaise , qu'on dit avoir commandé un vaisseau de ligne ; mais jamais il n'a voulu répondre aux questions qu'on lui a faites , son devoir , a-t-il dit , ne le lui permettant pas.

\* S. M. a conféré à M. de Bellecombe le gouvernement de Saint-Domingue & des isles sous le vent ; il en a reçu les complimens.

#### P R O V I N C E S - U N I E S.

*La Haie.* S. A. S. Mgr Louis duc de Brunswick Wolfenbutel a adressé une lettre aux Etats-Généraux , dans laquelle il demande qu'il lui soit fait justice sur les plaintes portées contre lui dans le mémoire présenté au Stathouder par les bourguemestres d'Amsterdam. S. A. S. demandait en conséquence que ses accusateurs fussent obligés de prouver juridiquement leurs allégués ; & au cas qu'ils vinssent à succomber , que l'on fit des enquêtes pour découvrir les auteurs de cette calomnie. Enfin LL. HH. PP. après avoir examiné ces deux pieces , ont déclaré , par une résolution du 2 de ce mois , qu'elles regardaient tout ce qui a été répandu à l'égard de ce prince dans des écrits anonymes , dans des libelles diffamatoires & par des bruits injurieux , comme des faussetés & des calomnies inventées pour flétrir son honneur & ternir sa réputation , LL. HH. PP. le tenant pour pleinement purgé de l'injure que de semblables écrits & bruits offensans auraient pu faire à ce prince.